

AVRIL 2014

**T H E
F O O L
O  N
T H E
H I L L**

JOURNAL DU LYCÉE HENRI-IV

1 €

ÉDITORIAL

Chers lecteurs,

À la suite des réactions qu'a suscitées l'article «Une heure dans la jungle» du numéro précédent, nous nous devons de clarifier la situation. Bien que cela n'ait été en aucun cas notre intention, le ton que nous avons pensé humoristique s'est avéré extrêmement blessant pour le personnel de cantine et en particulier pour Mme Vigouroux, responsable du service restauration. Nous avons ainsi cédé à une critique peu constructive, manquant à notre vocation première de vous informer. Nous avons là commis une erreur, erreur dont nous avons pris conscience lors d'un entretien avec elle, et nous nous devons de présenter, très directement et très simplement, nos sincères regrets à l'ensemble du personnel de la cantine, et en particulier à Mme Vigouroux, qui peut être assurée de notre reconnaissance pour le travail qu'elle accomplit quotidiennement dans des conditions pas toujours faciles.

The Fool On The Hill ne se définit pas comme un journal satirique, mais comme un territoire permettant à chaque lycéen de s'exprimer librement, comme un divertissement, un moyen de s'informer et de se cultiver. Le contenu de ce numéro en est la preuve puisque, chers lecteurs, vous y retrouverez, entre autres, une analyse fine des films de Truffaut, la suite des Chroniques de l'abbaye et l'actualité de la vie du lycée.

Le comité de rédaction

vie du lycée

DANS LES COULISSES DU LYCÉE

Concours blancs, clôture des listes de vœux sur CAPB et semaine de bac blanc pour les élèves de terminale, le retour des « vacances d'hiver » est souvent un moment éprouvant pour les élèves et les professeurs. Mais déjà – le difficile dernier tiers de l'année à peine amorcé – l'établissement prépare la rentrée de l'année suivante.

Statu quo à l'horizon 2014

En l'état actuel des choses, la marge de manœuvre de l'administration repose sur un outil fondamental : la dotation horaire globale. Cette DHG est une sorte de « volume horaire hebdomadaire » que la direction doit répartir selon les disciplines et les différents niveaux. Le caractère plus ou moins important de ce volume horaire conditionne, par exemple, la possibilité pour le lycée de mettre en place des « dédoublements d'effectifs » (plus couramment appelés « demi-groupes ») dans les cours de langues. L'autonomie, certes réduite, de l'établissement réside donc dans cet aménagement horaire – néanmoins régi par des seuils minimaux d'heures dans chaque matière – avec, entre autres, quelques ajouts opérés par l'administration dans les « matières clés ». Ainsi, la rentrée 2014 se caractérise avant tout par une « reconduction des structures de l'année précédente » – comprendre que (presque) tout sera pareil l'année prochaine, hormis des aménagements appréciables en matière d'aide à l'orientation. La répartition de moyens pour l'année 2014 traduit assez bien le contexte budgétaire tendu à l'échelle nationale, avec de « vraies fausses suppressions de postes », avec la transformation de postes complets vacants en postes stagiaires (disposant de moins d'heures hebdomadaires). Attention toutefois à ne pas tomber dans une comparaison abusive avec le secteur privé quant à la condition des stagiaires : ici, ils permettent aussi d'éviter des suppressions de postes et de former de nouveaux enseignants.

Lentement mais sûrement

Comme cela a été brièvement expliqué dans le précédent numéro, la région s'occupe désormais de la gestion de l'établissement, devenant le « maître d'œuvre » en charge des travaux. Ce changement s'est traduit par une série de diagnostics visant à établir les besoins du lycée en matière d'aménagements. Ces études ont

permis de mettre en évidence des travaux urgents, comme, par exemple, relier les paratonnerres au sol... Les services régionaux ont tenté de chiffrer ce dont aurait besoin l'établissement pour remettre l'ensemble du bâtiment en état : il y en aurait pour plus de 100 millions d'euros. Cette somme ne correspond bien évidemment à rien de concret – il ne sera jamais question de dépenser autant d'argent pour un seul lycée –, mais elle permet d'appréhender l'ampleur des besoins du lycée en matière de travaux. Pour avoir un point de comparaison, le budget de la région Île-de-France dédié à la gestion de l'ensemble des 470 lycées publics franciliens s'élève à 674 millions d'euros. De tels montants rendent dérisoire la demande du département de Paris : ce dernier, ayant décelé des erreurs dans le budget du collège, demande des corrections rapides pour un total de 15 euros en faveur de l'établissement. De manière générale, la présence de la région est une très

*il y en aurait
pour plus de
100 millions d'euros*

bonne chose : les techniciens sont présents au quotidien et le lycée s'est vu octroyé des subventions supplémentaires pour financer l'entretien et la mise aux normes du réseau électrique. La situation du lycée Henri-IV rappelle à quel point la complexité du fameux « mille-feuille administratif français » peut constituer un frein aux diverses améliorations pourtant nécessaires. Ainsi, l'ouverture de vingt places d'internat accessibles aux handicapés dans le bâtiment E a nécessité de respecter de nombreuses procédures, dont une étude géologique pour s'assurer que le sol ne s'effondre pas brutalement sous les pieds des nouveaux venus (ce bâtiment comportait auparavant des appartements mais, en l'absence d'élèves, les autorités ne s'en étaient pas inquiétées outre mesure) ou l'obligation de changer les plans afin de ne pas endommager une poutre vieille de plusieurs siècles. Ces nouvelles places d'internat, attendues pour la rentrée 2014, ne seront pas disponibles avant 2016. Mais au cours d'une réunion, la question des travaux nécessaires finit inévitablement par dériver vers le thème de la cantine ; l'administration de rappeler que, au vu de l'ampleur des travaux, il faudra fermer la cantine pendant six mois d'ici 2017. Alors qu'il a été envisagé de profiter de l'hospitalité de nos voisins de la montagne Sainte-Geneviève à l'heure du déjeuner, il faudra faire appel à une grande créativité pour mettre en place une solution viable le moment venu... **AL**

LE GANG DU CÔNE

Ils frappent la nuit, quand la ville est assoupie; ils hantent le lycée et les rues alentours; ils font la frayeur des vieilles dames et l'exaspération de notre proviseur bien-aimé; ils n'ont de respect pour rien, et ils en sont fiers. Leur cible? Les statues. Sans défense, réduites à l'immobilité, figées par la terreur, elles ne peuvent que les



laisser faire et attendre désespérément qu'on vienne à leur aide. Leur arme? Les cônes de signalisation, instruments de torture ultime qui viennent coiffer d'humiliation les victimes susmentionnées. Leur identité? Nul ne le sait. Certains (moi) chuchotent que ce serait un coup des internes... Qui d'autre? Il faut au moins avoir déjà volé des sapins panthéoniques pour avoir tant d'audace et vouloir déshonorer les témoins de l'antique grandeur de notre cher lycée... D'autres - qui passent sans doute un peu trop de temps sur leur ordinateur à regarder des séries (donc encore moi) - suggèrent l'effet d'un coup de com' de la part de VLC, le célèbre lecteur de vidéos à l'icône cônesque... Leur revendication? Encore faudrait-il qu'ils en aient une... car cela ressemble bien à de la délinquance pure, motivée uniquement par une volonté de jouissance sadique par le biais de l'humiliation de victimes impuissantes! Ils ont déjà fait au moins deux victimes avérées, preuves à l'appui; peut-être que certaines restent encore dans l'anonymat, plongées dans la honte et le refoulement... Alors, si vous avez été victime ou connaissez des personnes touchées par cette organisation de malfrats, n'hésitez pas à nous contacter et à venir témoigner.

MT

MUSIQUE ET PREMIÈRE GUERRE MONDIALE Feu. Boue. Mort. Ce sont les premières choses auxquelles on pense lorsque l'on évoque la Première Guerre mondiale. Mais cette guerre, la connaissons-nous vraiment? Cette idée de la guerre est-elle vraiment justifiée? Le Chemin aux Dames, Foch, Rethondes, Brest-Litovsk, tous ces mots ne sont-ils pas juste des passe-partout pour réussir des dissertations? La guerre ne se résume en effet pas au front; c'est un événement vécu, qui a eu des conséquences sur toute la population. En cette année 2014, 100 ans après la déclaration de guerre, le monde des historiens est en ébullition : drôle d'idée que de célébrer le centenaire du début d'un conflit, pourrait-on se dire, particulièrement celui-là! Mais cette agitation ne tient pas uniquement au franchissement symbolique de la barre des trois chiffres : les archives personnelles vont bientôt être ouvertes au public, permettant un approfondissement des recherches et des analyses; une approche plus intime, plus proche du quotidien pourra avoir lieu. Surfant sur la vague, et à l'occasion d'une série de conférences sur le sujet organisées au lycée, quelques élèves d'hypokhâgne BL, sous la direction de M. Wolff, se lancent dans l'étude de la musique pendant la Première Guerre mondiale. Pour nous mettre un peu dans l'ambiance, la conférence, prévue courant mai, sera en réalité une conférence-concert (où vous pourrez écouter la prestation de certains d'entre eux). Musique de café-concert, musique plus conventionnelle, d'avant-garde, de France ou bien d'Allemagne, l'objectif est de comprendre ce qui était écouté et joué à cette époque et ce que cela peut nous apprendre sur les pratiques et les états d'esprit de l'époque!

VS/MT

AS RUGBY : THEY ARE THE CHAMPIOONNS!!!

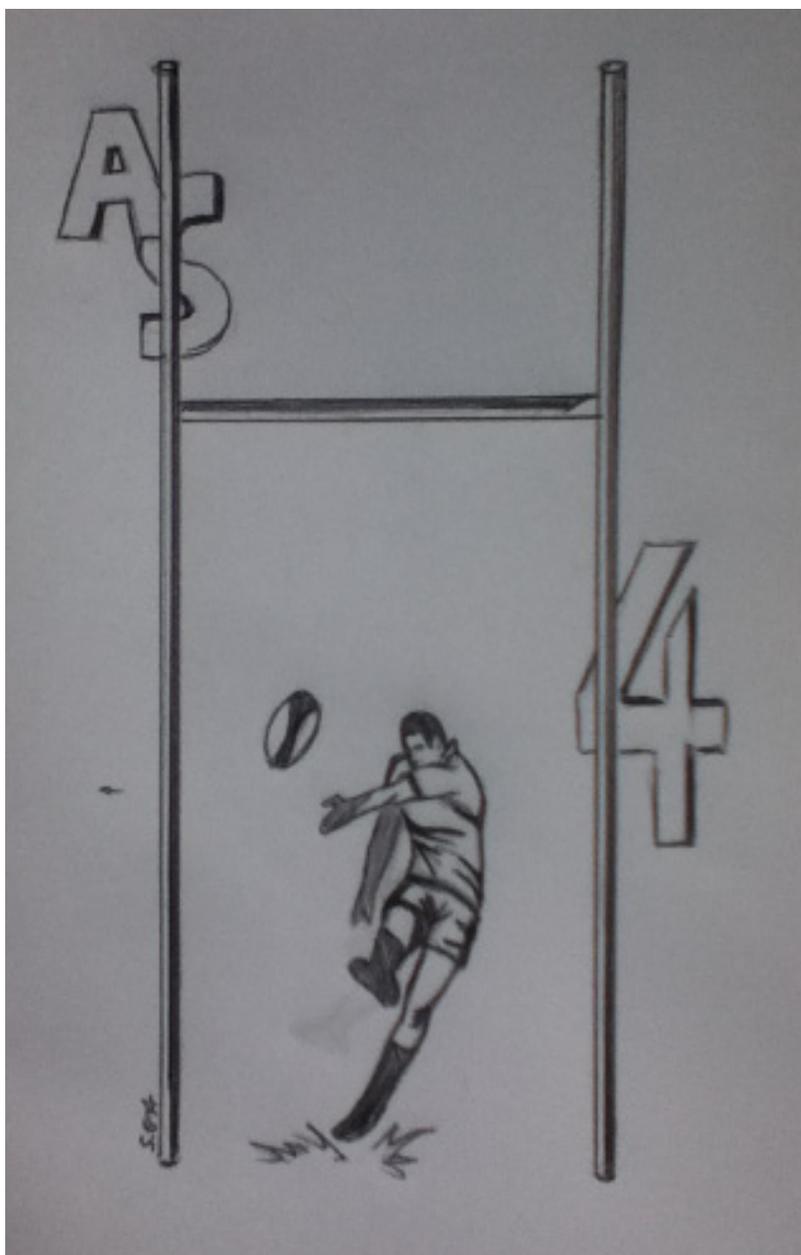
Le rugby ???!! Ce sport de grosses brutes qui ne font qu'avancer, se plaquer au sol, se relever, se plaquer de nouveau, jusqu'à marquer un essai? Ce sport si rudimentaire et si peu raffiné? Cette mêlée incompréhensible? Ces gars qui se défigurent les uns les autres pour un simple ballon ovale? Ce tas de joueurs duquel sort parfois le petit ballon? Ce jeu sans règles? Sans parler de toute la boue qui couvre le terrain par temps de pluie : des joueurs au départ tout frais et tout propres qui ressortent du match tout démolis et tout sales... Il y a un peu de vrai dans cela : je ne vous cache pas que le rugby conserve encore de nombreux mystères pour moi...

Il y aurait donc une AS rugby au lycée, des ashquatriens qui pratiquent ce sport? Eh bien oui. Des lycéens la journée, des rugbymen le mercredi après-midi. Mais que font-ils? L'équipe n'existe que depuis septembre dernier et, c'est bien simple, les joueurs sont de vrais champions : pas de professeurs qui les coachent, ils s'entraînent eux-mêmes; qu'il vente ou qu'il pleuve, ils défendent l'honneur du lycée et, depuis tout ce temps, l'équipe ne fait que gagner!!! Qui sont donc ces garçons - eh oui, pour l'instant, pas de rugbywomen? Des élèves qui vont en cours pendant la semaine et qui se transforment en vraies bêtes une fois sur le terrain : tout en muscles, en puissance, en rapidité,

ils n'en finissent pas de marquer des essais; les passes s'enchaînent (vers l'arrière je vous rappelle), les jambes trottent, on se salit et on va jusqu'au bout de ses forces jusqu'à la victoire!

Le vaillant Luka Lefort, capitaine de l'équipe la dernière fois, notre nouveau Chabal, mène ses preux combattants, Clément, Félix, Alexandre, Artem, Lévane, Guillaume, Ben, Lucas, Maxime, Théo, J-b, Bastien, sur le terrain, sans oublier le pluridisciplinaire Ismaël, joueur, capitaine et médecin sportif de la team! Une équipe de choc vous dis-je, qui s'apprête à affronter en mars des équipes régionales, après avoir vaincu les parisiennes avec talent et professionnalisme - n'est pas d'Henri-IV qui veut!

Il ne vous reste donc plus qu'à faire un petit tour sur leur page Facebook « asrugbyhenriiv » et, lorsque les beaux jours remplaceront le temps d'apocalypse qui règne en ce moment, allez les supporter avec fougue et panache dans leurs prochains matchs, qui promettent d'être mémorables - et difficiles aussi! Sachez qu'un calendrier « Les dieux du stade » est en projet, si la demande s'avère pressante! - que l'administration ne s'inquiète surtout pas, ceci est une blague... **SG**



PASSERELLES

Nous ne nous lasserons jamais de vous inciter à aller à des conférences (même si nous avons tous des emplois du temps de ministres). L'occasion est trop belle, surtout quand il s'agit d'évoquer non une énième organisation spécialisée offrant des rendez-vous dans des lieux prestigieux (non qu'elles n'aient pas leur mérite), mais d'un vrai bijou de l'éclectisme : « Passerelles ».

Ariane Merceron-Vicat, assistée d'un comité de pilotage composé essentiellement de jeunes de 19 à 30 ans et, surtout, d'une étudiante dévouée, Daria, nous accueille dans son appartement chaleureux. Elle y organise des conférences passionnantes et variées, suivies d'un dîner délicieux (au passage, un gâteau au chocolat à ne pas manquer) nous permettant de poursuivre la conversation avec les autres auditeurs ou le conférencier lui-même. C'est une ambiance très particulière, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Ariane est une personne merveilleuse qui se donne à fond pour trouver

*comme si nous
entrions dans
une bulle*

des conférenciers de très grande qualité, mais aussi pour que vous sentiez à Passerelles comme est toujours un moment à part, quotidien parfois harassant, un moment, stimulant et apaisant à la fois, comme si nous entrions dans une bulle pour, le temps de se recentrer sur une passion que nous avons, je n'en doute pas, tous ici :

ment que l'action désintéressée n'existe pas, je suis certaine que cela s'en approche fortement. On pourrait presque dire qu'une sorte de magie (mais tout ce qu'il y a de plus humain) s'opère. Les jeunes discutent avec les moins jeunes, c'est l'occasion de faire des rencontres avec des gens d'horizons variés que vous n'auriez sans doute pas croisés ailleurs.

Quant aux conférences elles-mêmes, elles sont de nature et de sujets très variés (résultat : on voudrait presque assister à toutes). Les conférences classiques côtoient les analyses filmiques, les témoignages, et même les spectacles ou les cours d'œnologie. Les sujets sont variés, le panel s'étend à chaque programme.

Petite sélection personnelle pour ce 2^e semestre (n'hésitez pas à aller voir le reste !) :

« L'affaire Jésus », de Claude Aziza le 19 mars (nous espérons que le journal sera sorti d'ici là). Historien de son état et conférencier absolument génial, Aziza nous promet une histoire renversante des débuts du christianisme. Nous ne vous cacherons pas que nos places sont déjà réservées !

Le 27 mars et le 10 avril, Gilles Roger-Vasselin, passionnant professeur de latin, nous propose de « dépoussiérer nos Anciens » avec des ateliers sur la rhétorique. Un sujet pas si ancien que ça, dans un monde dont la communication est le cœur.

La 8 avril, c'est notre hôtesse, Ariane, qui propose une conférence sur La Fontaine, « Qui fait la bête fait l'homme ». Avant de se consacrer à une forme différente de partage de la culture, Ariane était professeure de lettres et elle n'a perdu ni de son talent ni de sa pédagogie, au vu de l'enthousiasmante conférence sur Rabelais qu'elle a donnée plus tôt dans l'année.

N'hésitez pas à consulter le programme complet sur <http://www.ariane-et-passerelles.fr/>.

Toujours pas convaincu-e ? Et si nous vous disions qu'il y a des chances (mais chut, ce n'est qu'un projet !) que M^{me} Blaire, éminente professeure de lettres classiques de notre lycée et membre de son panthéon, pourrait bien faire une conférence à Passerelles l'an prochain ? Mais ceci en est encore au stade hypothétique. Ce qui ne l'est pas en revanche, c'est la conférence de la célèbre professeure de philosophie M^{me} Poletto-Forget, étant donné qu'elle a déjà eu lieu (nous étions d'ailleurs parmi les heureux auditeurs, en ce soir de novembre). Mais ne vous inquiétez pas, tout n'est pas perdu ! En effet, la conférence est disponible en podcast sur le site (où, à défaut, vous pourrez toujours récupérer le semblant de notes que l'une de nous a réussi à prendre, malgré sa fascination pour le discours passionnant).

VS/MR



les meilleurs dessins du concours BIC

littérature

LA CONFUSION DES SENTIMENTS, STEFAN ZWEIG

J'ai écrit ce texte en réponse à un débat que j'avais eu avec mon prof de français, qui vantait les littéraires contre les philosophes : en effet, Bergson explique dans *L'Essai sur les données immédiates de la conscience** que les romanciers sont incapables d'approcher l'idée de temps parce qu'ils dénaturent ce temps en tentant d'approcher « l'indicible ». Mon prof voulait montrer à travers *Mrs Dalloway** de Virginia Woolf, et *Sylvie** de Gérard de Nerval, que les littéraires relevaient fort bien le défi. Pour polémiquer, il prenait même le contre-pied en expliquant que, non contents de défier Bergson, ils le surpassaient, lui et ses semblables. On a donc été amené à considérer de concert le temps, la durée et l'instantané, et surtout les procédés mis en œuvre pour les approcher. Et c'est en lisant *La Confusion des sentiments* (éd. Livre de poche) de Zweig que j'ai pensé à cette réponse !

« La seconde, la seule qui met en ébullition tout notre moi intérieur, la seconde magique que l'on saisit rarement » (p. 6)
 « Une inquiétante confusion de sentiments donnait à cette seconde, que je vivais sans l'avoir voulu, une étourdissante durée. » (p. 126)

Est-il vraiment anodin que cette seconde de confusion des sentiments soit si joliment exprimée et surtout qu'elle renferme cette infinie durée, si antinomique de l'idée commune d'une seconde ?

Zweig fait sans doute œuvre de littéraire puisqu'il approche ce « noyau véritable de lettre », pourtant

« impétueux ». Peut-être se place-t-il même à l'intersection des philosophes et des littéraires (si l'on considère, plus ou moins artificiellement, qu'ils sont dissociables). En effet, il reconnaît p. 6 « combien reste impénétrable le noyau de l'être », combien est ineffable cette seconde salvatrice et créatrice. Il reconnaît, comme Bergson,

qu'il y a un « inatteignable » en l'homme. Non pas indicible, mais « hors de portée », qu'« aucune algèbre de l'esprit ne peut calculer, qu'aucune alchimie du presentiment ne peut deviner et même qu'aucun instinct que l'on a de soi ne peut saisir ». Le moi profond n'est alors pas du domaine de l'indicible mais du mystique, comme part intégrante du mystère de l'humanité, et se fonde dans le celui du psychisme. Pourtant, cent vingt pages plus loin... incroyable pirouette : le narrateur approche cette seconde, ineffable certes puisque confuse, mais palpable.

La p. 126 offre des réponses aux défis/questionnements lancés au début, relatifs au moi ineffable et à la seconde insaisissable. La « seconde de Stendhal » est approchée, vécue et touchée dans cette atmosphère confuse. Quant au moi profond, si, comme Bergson, Zweig reconnaît qu'il ne pourra approcher l'intangible, l'invisible, l'imperceptible, il approche à la manière de Woolf ou de Nerval la complexité de l'être tout au long du roman. C'est à travers le parcours initiatique atypique (redundant... quelle histoire personnelle ne l'est pas ?) qu'il construit un moi.

La frivolité, les « ébranlements soudains » (p. 17), « le tumulte inattendu des sentiments » (p. 17-18), « l'expérience des mots se précipite sur lui, les vers l'entraînent comme une vague de feu » (p. 31), « je tremblais, je vibraï, je sentais mon sang couler plus chaud en moi »

(p. 31), « la colère froide alternant avec un désespoir brûlant » (p. 88), « la honte infinie » (p. 91)... Autant de descriptions de ces « heures-là, qui l'ont fait » (p. 66) qui retranscrivent sans détour ni analyse la myriade de sentiments confus, rationnels et irrationnels qui agitent Roland (le narrateur). Et sans la moindre tentative d'analyse, ces mises en scène contribuent à la compréhension de ce qu'il y a d'incommensurable dans le cœur d'un homme. N'est-ce pas là le témoignage d'un partage grandiose, puisqu'un message condamné à errer entre ineffable et indicible est transmis au-delà de toute espérance ? Le narrateur montre, contredisant son propre propos, qu'il peut outrepasser les limites qu'impose le langage. Et le lecteur comprend la beauté du message puisqu'il abrite en lui ce même secret, ce même mysticisme du moi impétueux (analogie récurrente entre le moi indicible et un volcan au magma agité). Et lui aussi est condamné à garder pour lui cette connaissance si particulière, qui échappe à celui qui veut l'expliquer ; et qui s'exprime par des détours (confusion des sentiments, ici et chez Woolf ; approche à coup d'analogies et de parallélismes chez Bergson).

L'ineffable est transmis. Sans mot. Sans clarté. Par confusion des sentiments. **MR**

* Trois œuvres au programme des maths sup/maths spé.

Bon, pour commencer...

Pour ceux qui ont lu *Le Silence de la mer*, l'officier allemand parcourant les rayonnages de la bibliothèque déclare que, si la littérature allemande a son Goethe et la littérature anglaise son Shakespeare, la littérature française ne peut se résumer à un seul auteur. Pas grand-chose à voir, me direz-vous, ou plutôt me diriez-vous si seulement vous pouviez me parler, avec le titre de l'article qui a attiré votre œil ci-dessous. Eh bien moi je dis que si la poésie allemande a son Schiller, alors la poésie anglaise a son Lord Byron.

Alors, la poésie romantique, du collégien au prof de français agrégé, tout le monde trouve ça ennuyeux. Les critiques ne s'accordent pas, mais la conclusion est la même. Je crois bon de défendre la poésie romantique : bien sûr, on peut ne pas aimer les textes, mais le poète romantique, lui, a quelque chose de très attirant.

LA VIE DE DÉBAUCHE DE GEORGE GORDON BYRON

Né en 1788 d'une maman respectable, mais d'un papa volage qui ira d'ailleurs batifoler en France par la suite, Byron entre au Trinity College en 1805. (Oui, nous le supposons innocent et pur jusqu'à ses dix-sept ans...). Étudiant donc parmi l'élite de la perfide Albion, après n'avoir eu que des relations platoniques (que vous disais-je ?), notamment avec sa cousine (ah

non, pardon), il commence à fréquenter des prostituées et se met aux combats de boxe clandestins. Puis il achète un ours, qu'il loge au-dessus de sa chambre. Diplômé (on ne sait par quel miracle), il rentre à Londres où il mène à peu près le même train de vie. Certes, il a dû reloger son ours à Newstead (son domaine) ; cela n'est pas pour lui déplaire, puisqu'il profite de ses visites pour coucher avec les deux filles de ferme – et le palefrenier.

C'est en 1809 que le jeune Lord, qui s'est mis dans un éclair de lucidité à écrire ses premiers poèmes, « comme un passe-temps » en attendant de devenir homme politique, finit par se lasser de son existence peu recommandable. Il prépare donc un voyage vers l'Orient, la destination en vogue pour les jeunes désœuvrés allaités au début du XVIII^e siècle aux contes arabes, et quitte l'Angleterre en juillet. Pendant deux ans, où il écrira plusieurs de ses œuvres (dont son best-seller, *Childe Harold*), apprendra l'italien d'un amant et le grec moderne d'un autre, traversera à la nage le détroit du Bosphore « pour s'amuser », il visite la Grèce sous domination ottomane.

Les vacances finies, il retourne dans son pays pluvieux d'outre-Manche pour s'engager en politique.

Après deux ans de liaisons pas forcément intéressantes, à part peut-être ses parties fines avec des aristocrates (il en faut pour tous les goûts), il se rapproche de plus en plus de sa sœur Augusta, lui écrivant lettres et poèmes (les *Stances à Augusta*, et d'autres détruits sur sa demande) : il est en pleine liaison incestueuse avec sa sœur (enfin, sa demi-sœur de même père, volage, rappelez-vous).

Mais Byron, fidèle à lui-même, courtise dans le même temps une mathématicienne du nom d'Annabelle. Sa sœur le pousse à l'épouser, pour éviter le scandale, et il s'exécute en janvier 1815.

Après une lune de miel qu'il appelle la « Lune de la mélasse » où le poète refuse de dormir dans le même lit que son épouse – les historiens parlent de pudeur, à cause de son pied bot (vous avais-je dit qu'il avait un pied bot?) –, le couple s'installe à Londres. Byron y délaisse une Annabelle enceinte pour les actrices du théâtre dont il est gestionnaire : il rentre saoul, se vante de ses liaisons et rend sa femme de plus en plus malheureuse. Celle-ci s'est réfugiée chez ses parents qui la persuadent de divorcer, ce que le couple finit par faire en 1816 après que le Lord eût été accusé d'avoir eu avec sa femme une « approche sexuelle non conventionnelle » (*sic*), et même tenté de la violer alors qu'il était ivre.

Méprisé par une société aux mœurs un peu trop délicates et n'ayant plus d'attaches en Angleterre, il écrit



Lord Byron en costume arabe

sur le bateau qui l'emmène *Leaving England for the Last Time*, où il s'excuse plus envers sa fille qu'envers sa femme. Où va-t-il? D'abord en Suisse, où l'accueille son plus jeune co-poète, Percy Bysshe Shelley (on l'accusera d'ailleurs d'avoir couché avec Mary Shelley ET Claire Clairmont, une amie du couple Shelley – en même temps!) et où il visite le château de Chillon, qui lui inspire ainsi *The Prisoner of Chillon*. Puis à Venise, où il se fera chevalier servant d'une comtesse, au point d'être découvert dans le lit conjugal par le comte en question. Celle-ci lui fait (hélas!) promettre de ne jamais finir son *Don Juan* un peu trop sulfureux.

Alors, il fuit vers l'Orient et

retourne là où ses souvenirs le portent : la Grèce. Mais, là où il avait vu l'Antiquité incarnée dans un pays, il ne voit plus que les injustices que font subir les Ottomans à sa patrie de cœur : notre homme politique embrasse la cause de l'indépendance grecque, oubliant un peu son goût pour les éphèbes. Dans le même esprit de révolte (quel rebelle!), il reprend l'écriture de son *Don Juan*. Il finit par atterrir à Missolonghi, assiégée par les Turcs ; mais la fièvre des marais le terrasse bientôt (c'est ça le tourisme dans des pays sous-développés). Il meurt le 19 avril 1824. Même Victor Hugo en fait un deuil personnel.

Alors, que reste-t-il de Lord Byron ? Un graffiti dans le château de Chillon, un *Don Juan* inachevé, pas mal de poèmes à la métrique particulière, une réputation de débauché et de misanthrope (qui n'a pas forcément traversé les âges!), une idée de chapitre pour un bouquin de Hobhouse intitulé « de la Sodomie simplifiée ou de la Pédérastie en tant que pratique digne de louanges d'après les auteurs anciens et l'usage moderne »...

...et puis une lettre formidable à son éditeur : « Envoyez-moi, s'il vous plaît, tout l'argent que Murray voudrait bien payer pour mes élucubrations cérébrales. Je ne consentirai jamais à renoncer à ce que je gagne, qui m'appartient, et ce que procure mon cerveau, je le dépenserai pour copuler, aussi longtemps qu'il me restera un testicule. »

ML

LES 20 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE 2013

Il faut dire que la nouvelle année est bien entamée et que les vacances hivernales (voire hibernales) sont déjà achevées pour les tricoteurs au coin de cheminée comme pour les skieurs, mais revenons en décembre 2013, sous les lumières du Grand Palais de Paris, pour déneiger nos sentiers perdus de littérature. Vous avez afflué à l'exposition Georges Braque sans même savoir que c'est au sein de celle-ci que les trophées 2013 des Meilleurs Livres de l'année ont été décernés aux lauréats.

Pour la première fois depuis près de quarante ans, les journalistes du magazine *Lire* se sont montrés unanimes pour désigner *La Fin de l'homme rouge, ou le temps du désenchantement* de Svetlana Alexievitch (traduit du russe par



Sophie Bénéch, Actes Sud) comme « le » meilleur livre de l'année, tous genres littéraires confondus, celui qu'on recommande s'il fallait n'en lire qu'un. Journaliste née en 1948 et soutenue par Gorbatchev, l'auteur dépeint le « malheur russe » actuel, comme dans ses romans précédents. Cette fois-ci, elle allie l'histoire du pays avec des témoignages intergénérationnels, de toutes classes sociales, bouleversants. Des hommes et des femmes vaincus racontent leurs destins éclatés sans que cela devienne une enquête sociologique. Ce bijou qui « invente une forme littéraire polyphonique des plus singulières », selon François Busnel, l'emporte haut la main.

C'est ensuite *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaitre (Albin Michel) qui ouvre les distinctions par genre et monte sur la première marche en **roman français**. Habitué aux polars

et aux thrillers, l'écrivain signe ici le récit de la reconversion de poilus dans une économie peu fructueuse d'après-guerre. Inspiré de l'histoire vraie des Martyrs de Vingré, ce roman simple mais dense, dans lequel cimetières et monuments aux morts tiennent une place particulière, rappelle que l'on commémore en cette année 2014 les cent ans du début de la Première Guerre mondiale. Pour la **révélation roman français**, c'est *Voir du pays* de Delphine Coulin (Grasset) qui se hisse. Ce récit fort poignant témoigne des séquelles des deux héroïnes ayant accepté de partir en Afghanistan pour « voir du pays ». Elles vivent finalement six mois d'un cauchemar qui grave en elles un profond souvenir de violence.

En ce qui concerne le **premier roman français**, *L'Esprit de l'ivresse* de Loïc Merle (Actes Sud) a frappé le jury comme les émeutes de 2005 ont frappé la France. Avec ce roman à trois voix, l'auteur francilien a habilement abordé des thèmes tels que l'identité, l'exil, la pauvreté et la violence dans une société française qui veut se révolter suite à un simple contrôle de police et rêve d'une nation aux relations humaines solides.

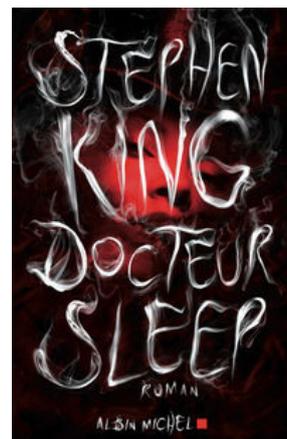
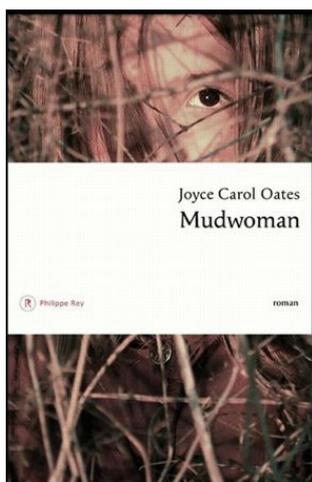
Il faut maintenant passer outre-Atlantique pour présenter le premier prix du **roman étranger** puisque c'est l'Américaine Joyce Carol Oates qui triomphe. *Mudwoman* (éditions Philippe Rey) est la confession d'une femme brillante qui se remémore son enfance passée dans la région où elle doit aller prononcer un discours. Abandonnée par sa mère dans la nature, l'héroïne s'est trouvée face à une pure sauvagerie et dut livrer un combat sans répit sur le chemin du bonheur.

Les États-Unis nous offrent également le **premier roman étranger** avec *Yellow Birds* de Kevin Powers (Stock). Encore une fois, il est question d'un soldat, de celui qu'il a été dès 1997 alors qu'il n'avait que dix-sept ans. Suite à son expérience de mitrailleur en Irak en 2004, l'écrivain dit : « J'ai écrit ce livre pour expliquer ce que j'ai vécu au niveau physique, psychologique et émotionnel. » Entre roman et reportage, *Yellow Birds* fait du héros un homme qui a côtoyé la mort jour et nuit.

On ne peut s'empêcher de repenser au décès de Nelson Mandela dans le prix qui suit. Dans *Un monde beau, fou*

et cruel de Troy Blacklaws (Flammarion), vainqueur africain de la **découverte/étranger**, de nouvelles inégalités naissent en 2004 alors que l'apartheid a été aboli dix ans auparavant. Du Cap à la frontière entre le Zimbabwe et l'Afrique du Sud, de l'étudiant au professeur d'anglais, de dealers aux trafiquants d'êtres humains, ce récit est une fiction géopolitique pleine de sensibilité.

Enchaînons avec un Américain bien connu dans la catégorie **fantastique/anticipation**, qui n'est autre que Stephen King. *Docteur Sleep* (Albin Michel) se trouve en tête du peloton. Avec l'histoire d'un homme alcoolique mêlée à celle d'Abra Stone,



poursuivie par des morts-vivants, on vous garantit des effets spéciaux et des émotions fortes. Pour rester fidèle au pays, le **polar** récompensé se déroule autour de Phoenix. *Le tueur se meurt* de James Sallis (Rivages) rassemble trois hommes perdus, un tueur à gages souffrant, un policier désespéré et un enfant abandonné de quinze ans qui traîne sur Internet, et fait preuve de poésie dans un scénario bien trompeur.

C'est au tour de l'Irlande de faire son entrée pour l'**autobiographie**, avec *Fille de la campagne* (éditions Sabine Wespieser) qui retrace le voyage du village natal de l'auteur, Edna O'Brien, jusqu'à Londres en passant par Dublin. Évoquant au départ la condition des femmes de son pays d'origine, ces mémoires mêlent joie, amour et déceptions dans un monde vivace où festoient comédiens, écrivains et musiciens poussés par un élan rock'n'roll londonien.

Du côté **biographie**, le jury a couronné Michel Winock pour son œuvre magistrale sur Flaubert (Flammarion) et son rapport à la bourgeoisie. Le continent américain (décidément !) reprend le dessus pour le meilleur recueil de nouvelles. Frank Bill nous dresse les fragments d'une vie rude où chacun mène son combat dans *Chiennes de vies, Chroniques du sud de l'Indiana* (Série Noire/Gallimard). Force et noirceur ne sauraient manquer dans ces histoires où le sang coule à flots.

Clin d'œil aux latinistes et aux futurs chartistes puisque le prochain lauréat décrit le sauvetage du *De natura rerum* de Lucrèce dans son *Quattrocento* (Flammarion). Stephen Greenblatt réimpose les principes quelque peu

poussiéreux de la Renaissance dans cette perle érudite qui se trouve propulsée au sommet de la catégorie **Histoire**. Saluons Jared Diamond, auteur de nombreux best-sellers, récompensé pour son **essai** *Le Monde jusqu'à hier*, dont l'analyse pertinente des comportements des peuples premiers comme les Papous révèle les défauts de nos sociétés modernes et nous plonge dans de profondes réflexions. Et puisqu'il faut tous vous satisfaire, sachez qu'il existe un trophée **Sciences**, décerné cette année à Étienne Klein, physicien et philosophe, pour *En cherchant Majorana* (Éditions des Équateurs). L'écrivain tente d'expliquer avec magnificence la disparition en mars 1933 de Majorana, génie scientifique sicilien. Je vous accorde un peu d'évasion avec le prix dans le

genre **Voyage** qui revient au poète suisse Philippe Rahmy. Il oppose avec justesse le mouvement perpétuel de 24 millions de Shanghaiens à la fragilité d'un seul homme qui ne peut se déplacer d'un endroit à un autre qu'avec délicatesse. Notez qu'un autre finaliste dans cette catégorie s'est finalement emparé de l'or avec son **Livre audio**. Il s'agit d'*Immortelle randonnée* de Jean-Christophe Rufin, lue par un spécialiste des dramatiques sur France Culture, Vincent Schmitt. La combinaison du récit d'un pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle et d'un lecteur aux infimes précautions mérite d'être non pas entendue mais écoutée.

Enfin, un bon souffle de détente pour les trois remises à venir. Tirée de l'essai de deux historiens, *La Garçonne et l'Assassin*, la **Bande dessinée** *Mauvais genre* de Chloé Cruchaudet (Delcourt) l'emporte. C'est une histoire bouleversante, celle de Paul qui va devoir prendre l'apparence d'une femme pour vivre après avoir déserté l'enfer quotidien des tranchées de la Grande Guerre. Si votre petite fratrie se languit comme il faut, le premier prix **Jeunesse** a été décerné à Pam Muñoz Ryan pour



avoir parsemé magie et poésie dans *Le Rêveur* (Bayard) qui désigne Nef-tali, amateur de mots et qui deviendra le fameux poète Pablo Neruda. Le dernier trophée, **Gastronomie**, revient au chef marseillais tri-étoilé Gérard Passédat qui nous illumine d'une cuisine marine photographiée par Richard Haughton dans *Des abysses à la lumière* (Flammarion). En espérant vous avoir donné soif de connaissances et ouvert l'appétit des mots : n'oubliez pas que les livres se dévorent. **AN**



LA LUNE CHINOISE

« Lapin de jade a repris conscience ! » Alléluia !
 « Oui oui, je vous assure, c'est une bonne nouvelle qui mérite son alléluia. Bon, petits rappels : début décembre, la Chine lançait la sonde Chang'e 3. À son bord, le robot Lapin de jade. Le but de la sonde ? Alunir sans trop de dégâts et débarquer sur le sol lunaire (une modeste plaine de lave basaltique) Lapin de jade. À priori, pas trop de problèmes – après tout, le dernier alunissage réussi d'une sonde date de 1976 (un coup des Soviét') et depuis, à peine trois sondes (japonaise, indienne et chinoise) se sont explosées sur notre beau satellite. Une mission simplissime donc. Bref, finalement, miracle, le 14 décembre, d'après la (très sûre) agence de presse chinoise « Chine nouvelle », Chang'e touche délicatement la surface de la Lune. Quelques heures après, Lapin de jade commence plein d'entrain le tour de l'astre, enfin un entrain limité à 200 mètres par heure, mais ne nous moquons pas, peu de gens peuvent se vanter de faire mieux.

Tout allait donc bien dans le meilleur des mondes, le Parti était content, les scientifiques aussi, quand, patatras, fin janvier... suspens... notre pauvre lapinou doit faire face à une anomalie mécanique ! Ne voulant sûrement pas manquer à sa réputation de transparence absolue, Chine nouvelle ne nous le confirme que ce mercredi 12 février : le robot Lapin de jade est officiellement plongé dans un sommeil anormal depuis presque un mois, style Belle au bois dormant mais sans prince charmant, la mouise quoi ! Manque de bol, le lendemain, va savoir pourquoi, le robot daigne refaire signe de vie, explosion de joie au Parti qui, cette fois, ne tarde pas à nous le faire savoir (merci Chine nouvelle). Le robot va sans doute repartir dans les jours qui suivent, si son regain de communication persiste. Voilà pour les dernières nouvelles.

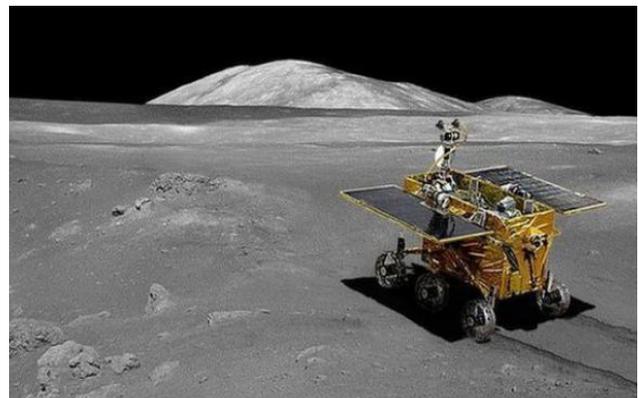
Maintenant, attaquons-nous à la véritable raison de tout ce fatras : pourquoi diable les Chinois tiennent-ils tant à envoyer des tas de ferraille sur la Lune ? Après tout, ça a déjà été fait, et en plus grande envergure (Neil Armstrong, 1969, souvenirs, souvenirs...).

Déjà, gardons à l'esprit qu'ils sont un peu touche-à-tout : malgré un gros investissement lunaire, dont divers satellites de repérage, il n'y a pas que la Lune qui les intéresse, mais tout le cosmos. Depuis 2003, ils ont envoyé à cinq reprises des taïkonautes dans l'espace. En 2010, ils ont carrément mis en service une petite station habitable en orbite autour de la Terre – action inédite car, jusqu'à présent, les habitants de l'espace se retrouvaient tous dans la station spatiale internationale...

Et puis, c'est que le Parti a lui aussi l'intention de concrétiser des plans d'une envergure autrement plus importante que celle des 'Ricains : la construction d'une base sur la Lune, en dur, en vrai, avec des gens dedans, qui dormiront, mangeront, joueront, se baladeront, vivront sur la Lune. Un pur rêve de gosse quoi ! Sauf que, justement, ce n'est plus un rêve : l'agence spatiale chinoise met déjà au point les moteurs capables de propulser des fusées habitées. Mieux encore, il y a quelques semaines a été inauguré à Beijing le premier simulateur de base lunaire, Lunar palace 1, dans lequel quatre taïkonautes vont résider en conditions lunaires. Les scaphandriers, Jeep lunaires, etc. sont déjà en train d'être pensés... On parle d'une bonne dizaine d'années avant la concrétisation réelle du projet, la réussite de la mission « Lapin de jade » étant bien sûr une grande avancée. Voilà pourquoi il est merveilleux que ce lapin se soit réveillé, parce qu'avec lui les espoirs de séjours prolongés sur la Lune se sont aussi réveillés. Convaincus ?

Et pour ceux que j'entends déjà rouspéter « Après le monde, ils vont conquérir la Lune... », je répondrai – oui, parce que, après réflexion, je réponds à de telles stupidités – que l'Agence spatiale chinoise a déjà annoncé que toute aide internationale serait la bienvenue. Alors oui, pour l'instant, cette aventure spatiale permet surtout de donner à la Chine et à son gouvernement une image respectable de modernité aux yeux du reste du monde, et en particulier des Américains (dont le programme spatial ralentit plus qu'autre chose). Mais, lorsqu'ils habiteront sur la Lune, l'espèce humaine tout entière sera fière, fière de ces hommes, chinois ou autres qu'importe, qui auront construit un petit bout de Terre sur la Lune.

CLUB ASTRO



Il est grave, impassible, au-dessus de la foule
Regardant l'horizon, fier de son corps de poule
Art moderne! Ô Beauté, délicieuse et racée :
Que la rue était morne avant ton arrivée!

Lassés de ces immeubles de pierre de taille,
Lassés de ce classique, toujours froid, sans faille,
Hélas! Morne habitude allant jusqu'aux balcons
Encadrant pour toujours l'éternel Panthéon!

Qu'aurions-nous fait sans vous, ô vénérable maître?
Géant calme et puissant, fort de ses quatre mètres,
Les yeux perdus au loin, position insolente
Pour l'« Aux Grands Hommes la Patrie
reconnaissante »!

Comment vous ignorer, ô superbe statue?
Marronnasse matière, immonde à toute vue,
Maudit! Comment oser bafouer le grand Soufflot?
Retirez-vous enfin, exécration sumo!

J'ai peine à vous fixer, incarnation du Laid,
Aux hanches rebondies de traîtres bourrelets
Vous empêchant de voir, même ventre rentré
Les grossiers tas fangeux qui vous servent de pieds!

Encor si vous portiez quelqu'habit salvateur
Qui nous épargnerait d'admirer la largeur
De votre fondement, plutôt développé,
Et d'admirer comment vous êtes bien membré!

Mais non! Horreur infâme du pauvre étudiant
Qui trop tôt le matin monte la rue, marchant
D'un pas pressé, vous voit et, frappé de stupeur,
Ne peut qu'être envahi d'une sainte fureur.

Car odieux est ce tas marron et presque informe
Au rictus implacable, aux callipyges formes,
Montrant son postérieur à Hugo, à Zola :
Leurs pleurs ne cesseront que lorsqu'il s'en ira.

OP



CHRONIQUES ITALIENNES

LUI ET NOUS : CHRONIQUE D'UNE RÉFÉRENCE



Une des nombreuses
passions italiennes
stendhaliennes.



Qui a dit qu'il était si laid ?

Nos lecteurs les plus pointilleux auront perçu l'erreur historique dans « Un barbu en terre barbare », les plus débonnaires auront ri de bon cœur aux péripéties platoniciennes et dantesques, tandis que les plus demandeurs seront restés sur leur faim. Faim de nouveaux épisodes, ou faim d'explications : nous convenons que la prose des « Chroniques italiennes » est dense et laconique, et que les références sont parfois obscures. Il serait temps, également, d'éclaircir le titre de notre rubrique.

Notre titre, donc. Chroniques italiennes. C'est le titre – posthume – d'un recueil de Stendhal. Posthume parce que l'auteur, de son vivant, n'avait pas rassemblé ses nouvelles sous ce nom. L'unité du recueil est pourtant évidente. On retrouve dans chaque chronique une analogie des structures et des thèmes, de la fatalité amoureuse à la mort tragique, et toujours un réalisme cru. Ce n'est pas exactement le cas dans notre rubrique journalistique, on vous l'accorde. Stendhal puise ses intrigues dans des manuscrits italiens qu'il annote copieusement. Nous, on improvise beaucoup plus ! Mais il ne restitue pas seulement le tableau d'une époque et son atmosphère particulière, il y pénètre corps et âme ; il fait siennes l'intrigue et sa narration. Le lecteur est désorienté, il ne sait plus distinguer le vrai de l'illusion, le Stendhal traducteur du chroniqueur inconnu.

Vous l'avez compris, ces « historiettes » stendhaliennes n'ont pas grand-chose à voir avec notre humble rubrique. Mais... le titre nous plaît, et son auteur aussi. Petit panégyrique de celui-qui-n'admire-que-ses-mollets. On rappelle son mot d'ordre, qu'il se répétait à lui-même comme principe inflexible : « SFCDT », i.e. « se foutre carrément de tout ». Osé ! Tout comme sa célèbre annonce : « Je serai connu en 1880. Je serai compris en 1930. » Les années lui ont donné raison.

Et puis, Stendhal, on l'aime bien parce qu'il est – presque – italien ! Plus italien que français diront certains. Lui-même avait composé son épitaphe en italien : *Arrigo Beyle Milanese Scrisse Amo Visse* (« Henri Beyle. Milanais. Il écrivit, il aima, il vécut »). Il associe de fait sa plume, sa vie et ses amours – trois éléments imbriqués, évidemment – à l'Italie. Il y a effectivement voyagé, séjourné, aimé et écrit. Dans sa semi-autobiographie, la *Vie de Henry Brulard*, son « héros » s'exclame, en arrivant en Italie : « j'étais absolument ivre, fou de bonheur et de joie. Ici commence une époque d'enthousiasme et de bonheur parfait ». La frontière piémontaise est un véritable tournant. Au nord, les barbares, la guerre (on se souvient de Fabrice, héros de la Chartreuse, arrivant au beau milieu de Waterloo). Au sud, la vie, le bonheur, le véritable amour. Il suffirait, pour l'évoquer, de rapporter une phrase, une phrase extraordinaire et magique, tirée de *Vanina Vanini*, nouvelle tragique au destin implacable pour deux héros à la fois grandioses et misérables. L'un d'eux est un jeune homme qui tombe amoureux d'une princesse mystérieuse. Stendhal écrit alors : « il aima comme on aime pour la première fois à dix-neuf ans, et en Italie » – « et en Italie », trois petits mots, séparés par une virgule mais reliés par le sens, par une force mystérieuse qui imbrique les éléments de la phrase entre eux. On pourrait s'en passer, ce n'est qu'une précision géographique. Et pourtant

on ne peut s'en détacher : les héros tragiques sont italiens, leur passion est italienne. Une passion indescriptible, si ce n'est par ces trois mots. Aimer en Italie est bien plus important qu'aimer « pour la première fois à dix-neuf ans ». C'est une expérience personnelle de Stendhal, sans aucun doute : bien qu'assez laid, il était fin séducteur. Mais c'est surtout son expérience de la vie, de la vie italienne. BM

LE JOURNAL D'UN CYNIQUE*

Je suis arrivé à Palerme à bord de l'Emma, le bout de bois de l'alors très célèbre Alexandre Dumas. Cet obèse, que les précieuses qualifiaient de « bon vivant », avait daigné me prendre à bord lors de sa, je cite, « traversée héroïque pour venir en aide aux chemises rouges et à leur digne idéal d'unification », fin de citation. Alors là, chapeau, jolie périphrase pour dire : « je viens chercher du fric chez les mille imbéciles qui vont se faire massacrer pour de satanés idéaux, que leur ont d'ailleurs soufflé les francs-maçons ». Eh oui ! son obsession pour l'argent était telle (il suffit de lire son fameux roman *Le Conte de Montai-Cristau*) qu'il venait de faire trois semaines de voyage pour grappiller quelques sous.

Ce sang-mêlé (possédant par conséquent un des fameux horcruxes) m'avait fait, pendant l'horrible traversée, le portrait du général : Garibaldi était un dieu vivant, un Apollon rayonnant de force et de beauté, et cela sans parler de sa bonté que Dumas admirait tant. Dès lors, quelle fut ma surprise quand je le vis sur le pont : ce qui me tendait la main ressemblait à un nain de la Moria, une blondasse aux jambes tordues et dont les poils du torse ne faisaient qu'un avec sa barbe ! Un tel nabot aurait été envoyé par notre bien-aimé suzerain pour défaire les Bourbons et le pape ? Je le saluai, non sans cacher un sourire. Comme le gros Alexandre s'exclamait qu'il mourait de faim, je saisis l'occasion pour m'éclipser et commencer mon inspection de la ville.

La ville était grande mais infecte, peuplée de mendiants et de souillons. Vraiment, quel peuple ! Les Siciliens sont de la pire race : infidèles, menteurs, vils, traîtres, plus à l'aise avec la dague qu'avec l'épée, meilleurs avec le poison qu'avec le médicament. En plus de ça, ils ont pris tout le mal des peuples avec lesquels ils se sont accouplés : des Sarazins l'indolence, des Normands la violence, des Grecs la logorrhée.

Alors que je m'étais perdu dans les méandres de cette ville répugnante, je sentis tout à coup un homme me saisir par le bras et me jeter dans une de ces *birrerie* (« brasseries à femmes » en italien dans le texte) qui contiennent plus de serveuses que de clients. Lorsque l'homme masqué m'eut fait asseoir, de force il va sans dire, il ôta son loup (c'est un masque, pour les incultes qui pensaient à la bestiole) et se présenta. « Je suis Gianfranco della Canapa et j'ai vu que vous faisiez partie de l'équipage de ce mulâtre de Dumas. Non non, ne le niez pas, mes informateurs sont très compétents. Je viens vous proposer un marché juteux. » Que pouvais-je dire, sinon que j'acceptais le marché ? Il continua donc : « Notre loge, soutenue par le grand ordre des Templiers de la Rose rouge, espère se débarrasser de Garibaldi afin de laisser tout l'appui du peuple entre les mains de notre membre Mazzini. Il faudrait... que le général songe à prendre un repos bien mérité, si vous voyez ce que je veux dire. » Il déposa une de ses bourses (pas ses bijoux de famille, je tiens à préciser) sur la table et, après m'avoir adressé un sourire des plus diaboliques, il s'en fut. Je restai pantois : un Sicilien nommé Jean-François du Cannabis, faisant partie d'une loge maçonnique, me demandait d'assassiner Garibaldi en personne ! Les Siciliens avaient défié tous les records, mais Gianfranco les battait tous. Ah vraiment, quel peuple !

Comment fallait-il que je m'y prenne, je n'en savais rien. J'avais néanmoins quelques idées, que je décidai de mettre en œuvre. Je me rendis donc dans les quartiers du général armé jusqu'aux dents, convaincu de réussir dans mon entreprise. Mais, arrivé devant la porte de son bureau, je fus saisi par deux montagnes de muscles et balancé sur le pavé. J'avais fini mon voyage comme je l'avais fini, c'est-à-dire comme un cynique (de κυων, le chien en grec, ndlr). GM

*Que tous ceux qui se voient choqués par des paroles empreintes d'un iconoclasme flagrant s'adressent à moi, je serai content de leur retourner une paire de gifles bien fournies.



cinéma

LE COIN(COIN) DE PIATCH ET MOLIDE
FRANÇOIS L'EMBROUILLE

Décoiffé par la Nouvelle Vague (selfie raté)

Finis la rigolade ! Cette fois, la Piatch et la Molide rendent leur tablier et n'ont plus envie de faire de blagounette, alors si vous vous attendiez à une grosse poilade, passez votre chemin. Nan, on déconne (« nan nan, c'est pas l'école qui nous a dicté nos codes nan nan, génération nan nan », comme dirait la boulette) ! Ce n'est pas parce qu'elles sont sur le point de s'attaquer à un monstre du cinéma français qu'elles vont devenir sérieuses... (Truf) faut pas déconner ! « Oh, mais je comprends pas de qui elles vont parler ! » s'exclament quelques lecteurs légèrement perdus. Nous sommes outrées : certes nous brouillons finement les pistes, mais si toutes nos subtiles allusions ne vous ont pas mis le mammoth à l'oreille, il y a encore du boulot ! Alors, munissez-vous de Truffaut-chocolat et accrochez-vous aux bourrelets de votre voisin car un tsunami d'humour et de culture vous arrive droit dessus ! Pour faire simple, François Truffaut est un réalisateur, scénariste et producteur de films français. Tel Brice de Nice, il surfe allègrement sur la Nouvelle Vague en compagnie de ses compères Chabrol, Godard, Rohmer et, bien sûr, notre grand ami Jacquot (cf. notre premier article, « Jacques le Demy-Dieu »). Cette bande de joyeux lurons cinéphiles a commencé par écrire des critiques dans *Les Cahiers du cinéma*, magazine pas du tout intello et d'un niveau bien moins élevé que la rubrique cinéma de *The Fool On The Hill*. Mais, vous l'aurez compris, Truffaut ne s'en tient pas à la critique et se lance dans la réalisation et la produc-

tion. Il n'a aucune expérience mais décrète qu'avoir une immense culture cinématographique est largement suffisant (il fait trop la miss). Il veut faire, non pas une révolution comme son poto Godard, mais des films personnels et sincères : d'ailleurs, pour son premier succès, *Les Quatre Cents Coups*, il s'inspire de son enfance. Sachez également qu'il est passionné de littérature, à partir de laquelle il a beaucoup travaillé. Cependant il ne considère pas ses films inspirés de romans comme des « adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires », mais comme des « hommages filmés » (rien que ça). Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Truffaut n'a pas que des occupations cérébrales : comme vous, il aime aussi faire des *selfies*, des *duckfaces* et se gérer des *gows*. On peut d'ailleurs noter sa fascination pour les jambes féminines (c'est toujours mieux que la passion de Tarantino pour leurs pieds) et citer une phrase de son film *L'homme qui aimait les femmes* : « Les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens, lui donnant son équilibre et son harmonie. » C'est un incorrigible coureur de jupons (autrement dit, un chaud lapin), ce qui nous rappelle furieusement une version 2.0 de F. l'embrouille ou le tombeur par excellence, un certain Don Juan moderne... Autre point commun, lui aussi a un penchant pour les belles actrices, et ce n'est pas pour rien que ses films en sont peuplés : on peut citer notamment Bernadette Lafont, Catherine Deneuve, Fanny Ardant ou Jeanne Moreau. Mais ne nous attardons pas (la beauté est un sujet sensible pour la Molide qui s'est récemment vu proposer une chambre dans un hospice pour laids) et passons à une présentation de quelques films, que nous avons sélectionnés avec amour, comme d'habitude (le saviez-vous ? La Piatch faisait auparavant partie d'un groupe de Claudettes qui reconstituaient les célèbres chorégraphies de notre ami Cloclo). Attention ! L'expression « telle une crotte » s'est glissée à cinq reprises dans les petits résumés... Saurez-vous la retrouver ?

Jules et Jim (1962)

Il s'agit de l'adaptation d'un roman d'Henri-Pierre Roché. L'histoire est très connue et montre immédiatement l'obsession de Truffaut pour les ménages à trois : Jules (un Français) et Jim (un Autrichien) sont d'inséparables lascars (leur relation en est presque ambiguë). Un jour, ils voient une statue de femme qu'ils trouvent



On s'enjaille!

sublime (mais franchement, nous, on la trouve plutôt moche, telle une crotte). C'est bien sûr un signe du destin (*musique dramatique*) car, peu après, ils rencontrent Jeanne Moreau, alias Catherine, et partent en vacances avec elle. On voit venir Truffaut avec ses gros sabots : c'est le début d'un triangle amoureux. Notre amie Cathy épouse Jules et a une fille avec lui mais, après la guerre (où les deux amis sont d'ailleurs dans des camps opposés), Jim, qui rejoint le couple en Autriche, s'aperçoit que Catherine n'est pas heureuse, et donc, dans un geste d'infinie générosité, il la chipe (tel Chiper dans Dora) à son ami. Le plus étrange, c'est que celui-ci ne s'y oppose pas, il l'encourage même. Un personnage un peu inutile s'ajoute à ce trio : Albert, clairement le plus laid des hommes du film, est un des amants de la belle Jeanne Moreau. Il est musicien et compose une chanson pour la jeune demoiselle (qui recherche un mec mortel... pom pom pom), intitulée « Le tourbillon de la vie », que la Molide vous conseille vivement de mettre sur votre walkman à piles, parce que la voix de Jeanne Moreau en vaut la peine. On ne vous dévoilera pas la fin, mais ce qu'on peut vous dire, c'est qu'elle a trouvé son mec mortel (lol) !

La Peau douce (1964)

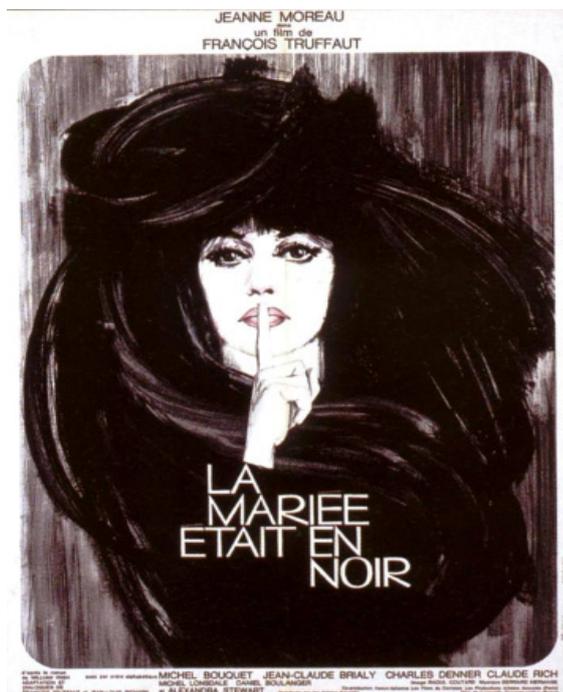
Présenté au Festival de Cannes l'année de sa sortie, le film y a été très mal accueilli (mais pas de panique, il a été très bien reçu en Scandinavie. Ouf! On se sent mieux!) C'est le retour du triangle amoureux, mais avec, cette fois, deux femmes pour un homme, Pierre Lachenay (qui porte le nom de l'ami d'enfance

de Truffaut). Ce personnage, un écrivain spécialiste de Balzac (ça sent la vie folichonne) et, il faut le dire, plutôt beau gosse (son cou de dindon réveille des pulsions endormies chez la Piatch), est marié à Franca mais tombe amoureux de la douce (et probablement aveugle) Nicole, interprétée par Françoise Dorléac, avec qui il entame une relation tumultueuse. Leurs plans sont toujours contrecarrés par un « vieil ami » de notre bon Pierrot, ami auquel nous accordons la palme du personnage le plus barbant : il propose à Pierre

de faire une conférence à Reims, et, alors que celui-ci tente de s'échapper pour rejoindre son aimée, l'autre boulet le suit partout tel une grosse sangsue, et veut se faire ramener à Paris. Alors qu'il va chercher ses valises, Pierre se sauve (en mode « J'me tire, me d'mande pas pourquoi j'suis parti sans motif »). D'ailleurs, si vous passez devant le Grand Hôtel de Reims et que vous voyez un squelette qui tient des valises, c'est probablement notre bon bougre qui attend toujours le retour du Lâche-Nay. Mais revenons à nos moutons et à notre trio principal. Pierre, en toute logique, quitte sa femme (qui ne fait définitivement pas le poids), puis se fait finalement larguer par Nicole telle une crotte. Il veut alors retourner chez son épouse, mais trop tard ! Une découverte inattendue de Franca conclut le film et, si vous voulez en savoir plus, regardez-le par vous-mêmes, bande de chameaux !



Cache-toi, t'es moche

La mariée était en noir (1968)

Oyez, oyez, fans de *Kill Bill* ! Vous avez ici presque la même histoire, avec Jeanne Moreau dans le rôle de la mariée. On note d'ailleurs que le choix de ce thème n'est pas anodin, Truffaut n'étant pas un grand fan de mariage : cf. le sien, l'année de la sortie de ce film, auquel il ne s'est même pas pointé. On peut imaginer qu'il avait peur de subir le même sort que son personnage, David Kohler, tué à la sortie de l'église. À partir de ce jour, sa veuve, Julie, n'a plus qu'une obsession : tuer un à un les cinq hommes responsables de la mort de celui qu'elle aimait depuis l'enfance. Et pour cela, elle trouve des moyens très ingénieux. Notre coup de cœur est pour son troisième meurtre : elle se fait passer pour l'institutrice du fils de l'homme qu'elle veut tuer, puis s'invite à dîner et finit par l'enfermer dans le placard, le privant de tout oxygène grâce à du scotch. Il meurt donc dans son placard (telle une crotte). Le personnage est caractérisé par une très grande aisance en toutes circonstances ; ainsi, lorsqu'elle appelle la police pour innocenter la pauvre institutrice qui a été arrêtée à sa place, elle gratifie les forces de l'ordre d'un enjoué « Relâchez l'institutrice, c'est moi qui ai commis le meurtre. Salut ! » avant de raccrocher pour prendre son avion. Elle est prête à tout pour accomplir son devoir jusqu'au bout, comme vous le verrez. Si on considère les circonstances de la mort du mari, le désir de vengeance de la veuve et la petite liste avec les cinq noms, il est fort peu crédible que la ressemblance entre *Kill Bill* et ce film soit une simple coïncidence. On sent

en outre dans *La mariée était en noir* la grande influence du cinéma d'Hitchcockinou.

Le Dernier Métro (1980)

Ce film a été récompensé de pas moins de dix césars. Il est profondément ancré dans l'histoire française puisqu'il se déroule pendant l'occupation nazie à Paris. Le rôle principal est interprété par la belle (et cette fois ce n'est pas ironique) Catherine Deneuve, mariée au directeur du Théâtre de Montmartre dont elle prend les commandes lorsque son mari, juif et trop choupinou, est obligé de vivre caché dans la cave telle une crotte. La fidélité et l'amour sans bornes qu'elle porte à son époux sont perturbés par l'arrivée de Bernard, un acteur joué par Gérard Depardieu, alias Герхард, un célèbre acteur russe. Bernard, après moult tentatives pour séduire toutes les filles du tiéquar (dont une lesbienne), finit par réussir son coup avec Catherine Deneuve. Comme on ne sait plus vraiment quoi écrire sans vous révéler d'importantes informations, parlons un peu du générique : Lucienne Delyle nous ambiance avec *Mon amant de Saint-Jean*, digne des paroles de Booba dans ses meilleurs jours.

La Femme d'à côté (1981)

Il s'agit de l'avant-dernier film de Truffaut, et du préféré de la Piatch. Après *Le Dernier Métro* qui traitait de l'Occupation, il revient ici à un sujet bien plus restreint,



se limitant aux péripéties de quelques personnages. Gégé le Russe fait son grand retour, et son personnage s'appelle de nouveau Bernard (c'est vrai qu'il a une tête de Bernard !) Il file le parfait amour avec Arlette (prénom swag) de qui il a un fils, Thomas. Mais l'arrivée de nouveaux voisins vient perturber leur petite existence tranquille : accompagnée de son mari, Fanny Ardant, alias Mathilde, la nouvelle voisine, affublée d'une coiffure choucroutesque (telle une crotte), vient mettre le souk car on apprend très vite qu'elle et Bernard sont d'anciens amants, et que leur histoire ne s'était pas très bien terminée. Truffaut délaisse ici les triangles amou-

reux pour adopter une forme plutôt rectangulaire, puisque Bernard et Mathilde remettent le couvert. Mais, comme on peut s'en douter (on ne l'appelle pas « François l'embrouille » pour rien), ils se rendent vite compte que s'ils ne peuvent vivre sans s'aimer, leur relation est pourtant définitivement vouée à l'échec, les entraînant inexorablement vers une fin tragique, annoncée dès les premières minutes par la narratrice, la joyeuse Madame Jouve, qui en profite pour glisser ce qui pourrait être le leitmotiv du film : « Ni avec toi, ni sans toi » (comme c'est mignooooon). P&M

Bonus : Les tribulations de Piatch et Molide

Comme à chaque numéro, nous vous faisons part de nos palpitantes aventures dans la jungle des cinémas d'art et essai parisiens et vous livrons un conseil d'expert affûté.

À la recherche du cinéma perdu :

15h30 : La Piatch et la Molide sortent joyeusement de cours, ravies à la perspective d'assister à la projection d'un film d'Hitchcock. Elles ont 30 minutes pour trouver le cinéma, qui est très proche de leur lycée. Go!

15h45 : Elles sortent du métro et consultent le plan, telles des déesses : mais nulle trace de la rue qu'elles recherchent. La Piatch, maline et moderne, dégaine l'application GPS de son smartphone.

15h50 : Cela fait cinq minutes que les journalistes sans frontières déambulent dans le quartier, tentant tant bien que mal de suivre les indications du GPS ; ce n'est pas très efficace.

15h52 : Désespérée et n'écoulant que son courage, la Molide bondit violemment sur un pauvre passant, lui ordonnant sèchement de lui indiquer le chemin.

15h53 : Pas de bol, elles se sont bien fait avoir, le passant s'avère être un touriste, et aimable qui plus est, qui sort son guide touristique afin de chercher la rue.

15h57 : Le touriste, qui n'est que patience, ne désespère pas et continue à chercher la rue sur le plan. La Piatch et la Molide, allergiques à la géographie et craignant de ne pas s'en sortir, tentent une esquive et prennent leurs jambes à leur cou.

16h00 : La sueur dégouline sur leurs fronts ; le film doit être en train de commencer. Elles agressent cette fois une mignonne petite vieille qui, très sûre d'elle, leur indique un itinéraire bien précis. Mais la Piatch n'aime pas les vieux et décide de suivre son instinct, ressortant son Iphone malgré l'échec précédent. Malheureusement, l'itinéraire qu'il propose est bien différent de celui de la vieille dame. Devinez qui elle choisit de croire ?

16h05 : La Molide, furieuse, peste contre la Piatch car en réalité c'est la passante qui avait raison, et non pas le GPS. Elles arrivent enfin dans la bonne rue, mais, ô désespoir, elles sont à l'autre bout. Elles doivent alors prendre une décision dramatique : courir (et ceux qui les connaissent peuvent imaginer la gravité de la situation et leurs râles de souffrance).

16h15 : À bout de souffle (référence), elles arrivent enfin au cinéma, bien caché, et, tout sourire, engagent la conversation avec la gentille dame du guichet qui, pleine de pitié, leur fait une réduction. Elles s'introduisent alors dans la salle obscure (moyenne d'âge : environ 85 ans), où le film est déjà bien avancé ; heureusement, il est bien connu que la Piatch et la Molide sont douées d'une intelligence surhumaine, elles n'ont donc aucun mal à saisir l'intrigue malgré leur fatigue. Moralité : le travail de terrain, c'est pas pour nous. Un petit conseil pour la route : la technologie n'est pas ton amie et il ne faut pas se fier aux apparences – sous les rides d'une passante peut se cacher une extrême sagesse. En revanche, ne demande jamais ton chemin au gros Américain affublé de lunettes noires et d'une chemise hawaïenne, sauf si tu as quelques heures à tuer. Et un dernier pour la route : sois plus assidu à tes cours d'athlétisme, mais veille toutefois à feindre l'essoufflement afin de bénéficier d'une ristourne (ce conseil marche aussi pour les retards en cours).

DERNIER VOL DE MIYAZAKI « Le vent se lève. Il faut tenter de vivre. » C'est ainsi que Miyazaki, le réalisateur de films d'animation magiques, tire sa révérence, avec cette dernière création sortie le 22 janvier en France. Pour la première fois, Miyazaki nous livre un film réaliste, s'inspirant de la vie de Jiro Horikoshi, ingénieur ayant créé les avions Zero, avions des kamikazes pendant la Seconde Guerre mondiale.

Touchant par sa qualité autobiographique, ce dernier Miyazaki est aussi un spectacle visuel époustoufflant. Mais ce qui en fait un chef-d'œuvre de l'animation est sûrement ce scénario, qui, simple en vérité, s'étoffe de moments d'intimité, de rêves d'enfants effaçant la réalité et d'une romance presque tragique mais toute en retenue. Et ces personnages trop humains, que Miyazaki sait nous rendre si touchants et qui rappellent que personne, même pas un héros, n'est parfait, donnent un souffle de vie à cette œuvre dirigée par le vent.

À voir, à revoir, cet adieu mélancolique est une dernière note magique à l'œuvre de Miyazaki. **EF**



THE DALLAS BUYERS CLUB

Inspiré de faits réels, *The Dallas Buyers Club* (réalisé par Jean-Marc Vallée) raconte l'histoire de Ron Woodroof, un cow-boy gouaillieur diagnostiqué séropositif au sida. Nous sommes en 1985 à Dallas, à une époque où le sida fait des ravages dans le monde entier. Profondément homophobe, cocaïné et amateur de parties de jambes en l'air, Ron, porté à l'écran par l'excellent McConaughey (oscar du meilleur acteur quand même), n'en revient pas : il ne lui reste plus que trente jours à vivre. Incroyable, le cow-boy texan est bien décidé à sauver sa peau et crapahute jusqu'au Mexique, où il rencontre un médecin rayé de l'Ordre qui va lui fournir un cocktail médicamenteux pour soigner sa maladie. Il lui révèle les effets secondaires de l'AZT, seul traitement autorisé par les autorités américaines et qui détruit progressivement le système immunitaire. Lorsqu'il rentre au Texas, Ron embarque avec lui substances en tout genre pour se soigner (et aussi, il ne faut pas le cacher, se faire un maximum de pognon). Il crée avec Rayon (joué par Jared Leto - oscar du meilleur second rôle masculin -, amaigri et méconnaissable), un jeune transsexuel lui aussi diagnostiqué séropositif, un club où les malades peuvent se fournir en médicaments étrangers de toutes sortes pour une adhésion de quelques centaines de dollars. Très rapidement, l'AZT est boycotté par la plupart des malades et les autorités américaines et autres compagnies pharmaceutiques se lancent dans une véritable chasse à l'homme : ils veulent interdire le club. Le film dévoile les enjeux du business pharmaceutique, où le malade n'est pas forcément pris en compte : à l'hôpital, il n'a ni accès à son dossier médical et ni droit de veto sur les produits qu'on lui injecte. Ainsi, à cette époque, un bon nombre de patients a été fragilisé par des doses puissantes d'AZT. Le malade est une marchandise, et comme le découvre Woodroof, persécuté par les firmes et autorités américaines. *The Dallas Buyers Club* nous montre les ravages d'une maladie taboue : on est ni plus ni moins considéré comme un pédé lorsqu'on en est atteint. Conscient qu'un médicament miraculeux est demandé par toute la communauté homosexuelle, gravement atteinte par le sida, Woodroof, en bonne crapule qu'il est, y voit d'abord un marché énorme. Il va inspirer douze autres clubs et allonger l'espérance de vie des malades atteints du sida. Un bel hommage aux activistes des *eighties*, stigmatisés parce qu'atteints du sida et donc, pour leur entourage, forcément pédés, qui ont pourtant porté en eux une rage de vivre. Des personnages attachants entre Rayon porté à l'écran par Jared Leto, en queer fou amoureux de Marc Bolan, le défunt chanteur de T-REX, et l'exceptionnel Matthiew McConaughey, en *redneck* homophobe qui va néanmoins trouver la tolérance dans cette lutte acharnée pour survivre.

REDRUM

Spoiler!

Jack Torrance, interprété avec brio par Jack Nicholson, est un écrivain raté, déprimé par la laideur de sa femme. Sa vie ? Banale. C'est pourquoi il accepte de travailler pour quelques mois à l'*Overlook*, le fameux hôtel qui surplombe la montagne. Son but ? Avoir le temps, le calme et la solitude pour rédiger son manuscrit. Avant de partir, le recruteur le prévient : il y a des années de cela, le précédent gardien avait assassiné toute sa famille, découpé à coups de hache ses petites filles et étranglé sa femme sous la douche. L'horreur la plus complète... Mais Jack aime ça : ce genre d'histoire, c'est captivant... digne des séries dont son épouse raffole. C'est ainsi qu'en plein hiver, alors que le vent et la brume glacée envahissent les monts enneigés, la petite famille part pour l'enfer blanc. Ils ne sont pas seuls : l'*Overlook* regorge de dédales, de couloirs, de spectres et le petit Danny, doté d'un étrange pouvoir, a des visions des derniers crimes perpétrés en ce lieu qui rend fou. L'un d'entre eux n'en reviendra pas vivant...

La force magnétique d'un film

Impossible d'arrêter un film de Kubrick. C'est une addiction. Une drogue dont on ne peut pas se défaire. Mais pas une drogue néfaste, loin de là (sauf peut-être pour les bonnes âmes un peu trop sensibles). Par ailleurs, comment pourrait-on simplement *vouloir* s'en empêcher ? Certes, ses histoires sont étranges... mais fascinantes. Certes, ses personnages sont pour la plupart des psychopathes... mais on les aime bien quand même. Parce que ceux-ci nous poursuivent, pas seule-



ment comme des acteurs qui ont interprété des rôles exceptionnels, surtout comme des images obsédantes, des figures qui grandissent dans notre imaginaire. Kubrick réalise des films, mais il donne aussi naissance



à des mythes. Jack n'en a pas fini avec nous : une fois vu, on en veut encore et toujours plus, ou plutôt c'est le film lui-même qui nous redemande. Il nous réclame les bras ouverts, et c'est à ce moment-là que le travail d'investigation du spectateur commence. Car les œuvres de Kubrick concilient génie, art de la représentation et folie créative... et elles ne révèlent pas tous leurs secrets d'un coup.

«Hello Danny. Come and play with us... forever... and ever... and ever...»

Le petit Danny : un garçonnet perdu dans un couloir interminable, aux commandes de sa voiture qui fait Gnn-gnn. Le gong. Deux petites filles l'appellent.

Ça y est, je commence à avoir peur. Subitement, je sais que quelque chose d'affreux va se passer... Mais je ne peux pas m'empêcher de continuer à être fascinée. Pourquoi ?

Avant de devenir réalisateur, Kubrick était un brillant photographe. Il montait déjà des clichés époustouflants, à la recherche de la « pépite » qui rendrait la perfection. Ainsi, toutes les images de ses films sont extrêmement travaillées. Chacun de ses plans est... dangereusement surprenant dans un film comme *Shining*. On s'attend à quelque chose. Mais à quoi ? Et d'où ? D'un coup d'œil, le spectateur embrasse tout l'espace. Il ne voit pas d'où le danger peut survenir, mais les différents endroits desquels il peut apparaître. Et c'est peut-être cela, le plus terrifiant.

Vous voyez la scène de la chambre 237, où Jack pénètre dans la salle de bains ?

Parlons de la musique : pour les besoins du film, la compositrice a eu recours à un instrument inventé de toutes pièces, le circon, ou *circular controller*. Des notes

qui s'allongent et s'étirent dans l'espace et dans le temps... déjà, on pénètre dans une autre dimension... Comme le permettent les nombreux miroirs dispatchés dans tout *l'Overlook*, portes ouvertes vers l'imagination, le dédoublement, la folie. La lumière nous aveugle, aucune salle n'est sombre ou ne le reste longtemps. Dehors, un épais brouillard ralentit les mouvements du petit fugitif...

Je disais : Jack est dans la salle de bains. Soudain, mais très lentement et très doucement, une main apparaît et pousse le rideau de douche. C'est une femme magnifique, nue qui plus est (ce qui n'est pas pour déplaire à ce dernier, qui l'embrasse passionnément). Néanmoins, Jack ouvre les yeux, et contemple avec stupeur (dans le miroir justement) le reflet d'un cadavre tuméfié et pourri qui tente de l'étrangler. Charmant. Clin d'œil à Hitchcock ? Mais cette fois, le danger vient de l'autre côté du rideau de douche : revanche de son héroïne assassinée trop tôt ? Son cadavre avait aussi séjourné un peu trop longtemps dans l'eau vaseuse...

« *You would never hurt mommy or me, would you ?* »

Au départ, Kubrick s'intéressait davantage aux *gothic stories* qu'aux films d'horreur classiques à la fin toute programmée. Lui-même avait déclaré : « *real is good, interesting is better* ». Ainsi, il préféra s'inspirer d'histoires racontant des choses assez étranges, voire sinistres. Ce sont pour la plupart des récits qui mettent en scène des fantômes, des manoirs hantés... tout ce qui aurait fait le plaisir de Tim Burton. Mais Kubrick ne voulait pas d'un récit traditionnel, et Jack Torrance, s'il n'est pas le double de Jack l'éventreur, est beaucoup plus effrayant qu'un squelette mélancolique qui chante sous la lune.

Le livre de Stephen King dont il a repris le scénario et les personnages met en scène des esprits malfaisants, des animaux taillés dans des buissons qui évoluent tranquillement dans le paysage (ou essaient d'écrabouiller Danny). *L'Overlook* du bouquin est installé sur



un ancien territoire indien, peuplé de présences malfaisantes et vengeresses... L'hôtel devient alors un autel, où une vague de sang inonde les couloirs... Référence au génocide des Peaux Rouges ? Revanche de ces derniers ?

En tout cas, Stephen King a détesté le film qui s'inspirait de son œuvre. Pourquoi ? « Froid », « misogynne »... et le jeu de la femme de Jack est déplorable. Selon lui, on comprend Jack, on l'encourage même, en fait on a presque envie de la tuer. Après tout, elle est tellement moche, la pauvre. Pourtant, s'il est vrai que ses grimaces sont peut-être parfois un peu exagérées, elles reflètent bien la terreur et l'épuisement. Le cinéaste faisait répéter chaque scène des dizaines de fois par ses acteurs pour que leur jeu se libère et que leurs traits se déforment. Ainsi, même si l'actrice (Shelley Duval) ne se fait pas remarquer par sa beauté (et ce n'est pas le but du film), son jeu reste remarquable.

Kubrick a eu raison de privilégier la thèse psychologique : on doute à tout moment de la santé mentale des héros, et c'est beaucoup plus intéressant comme ça. Dès le début du film, on voit Danny, le petit garçon de Jack, parler à son doigt. Celui-ci lui répond, mais par la bouche de l'enfant, et avec une voix grinçante qui nous fait penser que l'enfant subit une schizophrénie assez sévère. Une trentaine de minutes plus tard, un homme, le cuisinier de *l'Overlook*, lui déclare posséder le même pouvoir : c'est le *Shining*, qui a la faculté de lui révéler les dangers et de l'en protéger... Possèdent-ils vraiment des pouvoirs ? Rien n'est moins sûr...

Here is Johnny!

On aura beau dire, le plus fou de l'histoire, c'est Jack. L'hôtel semble avoir imprimé sa marque sanglante en lui... À moins qu'il ne l'eût portée auparavant ? Pourtant, il ne paraît nullement tourmenté en apprenant que le dernier gardien a tué ses petites filles à coup de hache. Au contraire, cette nouvelle amusera sa femme, accroc aux histoires d'épouvante, et il s'en réjouit. Jack Torrance est le père de famille le plus banal.

Kubrick donne l'image la plus paisible possible avant d'en rendre le négatif. Comme pour une photo, il choisit un cadre parfait, un couple paisible et un adorable petit garçon. On peut suivre les déplacements de ceux-ci sur la scène grâce à la maîtrise parfaite de l'art de la caméra mobile dont faisait preuve le cinéaste. C'est l'œil du spectateur qui ne fait plus qu'un avec l'hôtel de *l'Overlook*. Elle permet à l'audience de participer pleinement à l'action. D'ailleurs, *overlook* signifie bien « avoir vu sur »...

Cependant, la fin même de l'œuvre remet en question toutes nos suppositions : comment Jack a-t-il fait pour apparaître sur cette vieille photo en noir et blanc ? Sommes-nous tous devenus fous ? L'hôtel lui a-t-il fait rejoindre le rang de ses spectres ? De nombreux cinéastes tentèrent d'imiter le maître, ou lui lancèrent des clins d'œil aussi fugaces et adroits qu'il savait les faire. Une fois de plus, Kubrick brise d'un coup de hache toutes les conventions du genre en ne nous livrant aucune justification des événements.

Le film *La Brume électrique* de Bertrand Tavernier en

est, à mes yeux, le plus bel hommage : le héros, un flic expérimenté, enquête sur le décès brutal de jeunes femmes dans un univers étrange, baigné de lumière diffuse, où le présent et le passé se retrouvent jusque dans la dernière scène... encore une photographie du siècle dernier.

À vous de voir. C'est un peu plus soft que *Shining*, mais presque aussi captivant.

Souvenez-vous, « *All work and no play make Jack a dull boy* »... le film aussi a sa morale. Qu'attendons-nous pour l'appliquer ?

DT

MÂCHOULLER DES VERS Sortez après une pluie de printemps : grattez un peu la terre, sans crainte pour vos doigts - ongles cassés de mains crasseuses. Ôtez-en quelques pincées, respirez l'odeur d'humus mouillé (et vous verrez la peur dans une poignée de terre) -, et saisissez entre le pouce et le majeur le premier lombric que vous trouverez : de votre index libre, titillez-lui la tête, qu'il soit bien frétilant. Et, avec la forte certitude de faire œuvre de culture, tranchez son corps d'un coup de dents et expédiez-le goulûment dans votre gosier.

J'étais l'autre soir dans un restaurant étrange, où une vieille femme couverte de voiles tirait le tarot, mais la vieille farceuse en inventait les trois quarts - pour flatter les ivrognes remplis d'effroi à voir de l'eau. Et, sur le sol, il y avait de la sciure mêlée de vin où je laissais tomber mes coquilles d'huîtres : j'en mangeai ce soir-là plus de deux douzaines - et, n'étant pas habitué à telle consommation, j'en fus indisposé pour toute la nuit, comme sûrement vous avez dû l'être après vos aventures poétiques de l'autre jour. Point de terre dans les paumes, mais un volume : un recueil de poèmes, celui que peut-être vous conservez dans votre poche avec la ferme résolution d'en devenir admiratif, ou le premier que vous trouverez - de ceux qu'on n'a jamais osé ouvrir, de peur de se gêner trop tôt l'émerveillement allumé par les commentaires enthousiastes d'un amateur de vos amis ; sans oublier quelques rayons que vous cachez sûrement, Madame, entre vos sourcils - d'expérience, les mieux fournis. Lisez un poème - non pas à la recherche de sens ou de beauté, mais d'un vers, qui surgira comme le lombric hors de la terre, inattendu - néanmoins dans son élément bien plus que vous : il est la chose vivante dans la pourriture du sol. Lancez le vers dans l'orbe de votre cervelle, laissez-le rebondir à sa guise - et surtout, n'allez pas y croquer comme au lombric : il y perdrait son élasticité et sa rondeur ! Laissez le flotter un peu dans votre mémoire et se déposer lentement près de votre oreille, où il se tapira pour se susurrer à vous de temps à autre - Que son mystère vous devienne familier. Et si, vous voyant pensif ou pensive, tel curieux vous en demande la raison, ne vous inquiétez pas de n'en pouvoir donner : il y a toutes chances pour que le malheureux, ayant même lu ledit poème, l'ait avalé comme font les Russes & Polonais de leur eau-de-vie ; je vous parle, moi, de déguster du vin - mais sauvez-moi, mon Dieu, des gargarisations œnologiques. D'ailleurs, Madame, pour suivre avec scrupule cette recette, il importe au plus haut point que vous ne puissiez rien faire d'autre - pour expliquer votre attachement à cette chose sans queue ni tête - que de le glisser doucement entre les lèvres du demandeur, comme un fruit, comme un baiser - et laissez-le dans son enrobage de silence, comme vous aurez, je pense, laissé le lombric à la terre. Pardonnez-moi si je parle de choses peu compréhensibles ou peu ragoûtantes, mais la clarté serait bien fade, je crois.

JB

musique

INDIE-SOCIABLE

Après la publication des deux premiers numéros Annuels de notre cher organe lycéen, une seule question semblait encore turlupiner la rédaction : comment un journal hautement nommé d'après un air fameux des Beatles peut-il encore manquer d'une section musicale ?

N'ayez crainte, chères lectrices, chers lecteurs : là où le grand Charles aurait déclaré qu'il vous a compris, je préfère vous signifier qu'on vous a entendus, ou plutôt qu'on vous a écoutés (car oui, musique comme noblesse, oblige).

Avant d'entrer plus précisément dans le détail de ce qu'on vous a concocté, il convient de rappeler la situation actuelle de ce que l'on appelle communément le « secteur musique ». Vous n'êtes pas sans le savoir, l'industrie du disque est au plus bas. La transition du support phonographique à l'optique/numérique, du disque microsillon (vinyle) à la cassette puis au Compact Disc et à présent au simple fichier pré-extrait et téléchargeable sur de multiples plateformes (payantes ou non selon votre rapport à la loi : on n'est pas là pour faire la morale) a eu pour conséquence de déstabiliser les anciens labels, d'existence indépendante, ayant fondé leur succès sur l'ingéniosité et la créativité des artistes signés. Trop fragiles car trop peu préparées à l'élaboration de leurs nouvelles béquilles nécessitées par les développements successifs du Walkman par Sony à partir de 1979, puis du baladeur numérique dans les années 2000, ces compagnies aux orientations diverses (Pye et les débuts skiffle, Island aux forts accents reggae, Decca pour les mods, etc.), ayant en commun la liberté de création accordée à leurs poulains, se sont vues rachetées massivement par des géants de la fabrique selon un processus aussi douloureux qu'inéluctable.

Et ainsi assirent leur emprise les « Majors » que devinrent Universal, Sony et Warner, *via* des procédés d'intégration verticale d'abord des premiers labels les plus vulnérables, puis horizontale avec le rachat des nouveaux concurrents, resserrant de fait l'étau artis-

tique autour de musiciens acculés par les pressions et les contraintes (enregistrements précipités, lissage incessant, cumul de tournées mal préparées et j'en passe).

C'est en réponse au diktat imposé par ces nouveaux colons que se sont développés des courants au départ marginaux, ayant choisi l'originalité, l'innovation et la nuance, à contre-courant du sampling mélodique généralisé et des textes insipides appris et interprétés à l'arrachée par les nouvelles « Majorettes » pressées de tourner. Seulement, le caractère underground du genre et les valeurs toujours *Do It Yourself* d'innovation dans la modestie et le manque de moyens, tout droit hérités des mouvements punk, post-punk et new wave, ont encore un peu plus éloigné les nouveaux artistes, au sens propre du terme, de la reconnaissance méritée et à laquelle ils n'aspirent pourtant pas forcément. L'accès à leur œuvre apparaît comme de plus en plus restreint car, boudés par des stations de radio aux politiques commerciales de plus en plus vicelardes, les néovirtuose en sont réduits à ne plus pouvoir composer qu'avec le bouche-à-oreille et la propagation par échanges informels de conseils avisés.

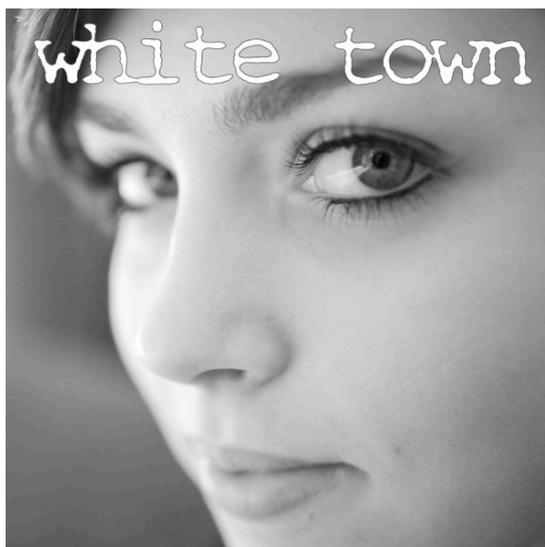
Ne lisez en aucun cas entre ces lignes l'expression d'un certain ressentiment par un vieux con réactionnaire, nostalgique de la belle époque du phonographe car, bien au contraire, je me fais premier opposant au fixisme musical ainsi qu'apologiste de la modernité en ce domaine. C'est pourquoi aujourd'hui, en humble défenseur de la recherche de singularité en termes musicaux, je vous propose une succession de chroniques et portraits réalisés sur le terrain envoûtant qu'est la scène indiepop parisienne, d'après le modèle journalistique le plus simple, le plus reconnu et le plus salué de tous : celui de la rencontre dans un esprit d'échange et de convivialité.

You got it? Alors passons sans plus attendre aux présentations, avec les membres du collectif indie/twee Another Sunny Night, ainsi qu'avec nos amis britanniques du groupe Just Handshakes !

ANOTHER SUNNY NIGHT

Imaginez d'abord trois jeunes gens : deux filles et un garçon (jusque-là, rien d'extraordinaire, me direz-vous). Attribuez-leur une passion commune : la musique, mais pas n'importe laquelle, la musique indiepop, pardi ! Réunissez-les dans un café sympa de Ménilmontant, un de ces petits comptoirs bohèmes si chers aux Parisiens. Ajoutez à présent un journaliste tout aussi passionné, extravagant

et un tantinet curieux (vous aurez reconnu votre serveur). Installez ce peuple à une table, puis arrosez-le d'enthousiasme préconcert : vous obtiendrez ainsi ma rencontre avec les membres d'Another Sunny Night : Émilie, Clémence et Joanny. Comme vous l'aurez compris dans mon édito, le manque de publicité dans le domaine ne permet pas aux associations à but non lucratif, de vivre de leurs activités : *de facto*, chacun d'eux exerce ses fonctions associatives parfois illustres (je pense bien sûr à Émilie, très chère ministre de la Propagande) bénévolement, en parallèle de sa carrière professionnelle. Vous aurez également lu précédemment que c'est bel et bien le bouche-à-oreille qui constitue le principal support de diffusion indie. Dans le cas d'ASN, il a suffi à rameuter un petit cordon d'indie boys & girls désormais habitués des soirées festives et chaleureuses où chacun pourra trouver en son voisin un interlocuteur jovial et sympathique, toujours prêt à échanger quelque point de vue, musical ou non. Et pour cause, ce qui n'était en 2010 qu'une bande de potes cherchant à faire connaître leurs petits coups de cœur des scènes US/UK, mettant alors en place les premières dates françaises des Smittens et d'Allo Darlin' (la formation londonienne devenue depuis l'un des piliers en son domaine, au même titre que Belle & Sebastian), s'est converti en un collectif actif, organisateur de plusieurs soirées concert par an dans des petites salles reconnues du milieu pop/rock parisien (*L'International* ou encore *Le Motel*). La formule gagnante ? Fastoche ! Tout d'abord l'information : en bons « indie-sciples », les trois compères se tiennent informés de toutes les nouveautés sur la scène mondiale, et ce malgré le manque cruel d'influence médiatique des sources que constituent les webzines spécialisés et les petits festivals dédiés qui, en dehors des contrées britanniques, ne rencontrent encore un suc-



cès que trop relatif. Puis opère la magie de la musique : de fil en aiguille, les coups de cœur se dessinent et, avec eux, les préférences, en fonction du « petit détail » qui fait que l'on s'y retrouve, et ce dans un registre musical où la liberté artistique se veut pourtant des plus accrues. Une fois ces dernières affirmées, l'association entre en contact avec les groupes, passant, pour les plus gros, la main à leurs *booking agents*, au

cours du processus mécanique et infernal de la pape-rasse ; passage pourtant obligé pour attirer les artistes les plus prometteurs du genre en notre chère capitale... et inversement ! Car de plus en plus d'artistes en provenance d'un peu partout en Europe et aux États-Unis commencent à démarcher l'association dans un désir d'étendre leur public par-delà leurs frontières ! Une bien belle initiative que celle d'ASN et un joli exemple d'entremise culturelle comme seule permise par la musique. Et le plus beau dans tout ça ? Ces concerts sont entièrement gratuits... Alors, on se donne rendez-vous là-bas ?

N.B. : En plus de ses activités d'organisation, ASN fait ses débuts comme label avec le dernier EP* de White Town (auteur du hit *Your Woman*) : *She's A Lot Like You* (voir pochette en illustration) sorti en 45 tours à 300 exemplaires numérotés. Alors, intéressés, faites vite !

JUST HANDSHAKES

Inutile de repasser sur les traits, vous aurez saisi l'euphorie m'ayant animé à la rencontre des petits prodiges. Et pour cause, après quatre ans d'existence rythmés par de nombreuses gigs un peu partout en Angleterre, une première prestation remarquée au London PopFest en 2011 suivie la même année d'une participation au festival Indietracks (en plein cœur du Derbyshire), les Just Handshakes enchaînent fin 2013 avec leur premier album studio, *Say It*, et confirment en ce début 2014, quittant pour la première fois leur contrée natale du nord de l'Albion le temps de quelques dates en France, Allemagne et Belgique, pour ce qui constitue leur première tournée européenne. Tout un programme donc et beaucoup de promesses de la part du quatuor originaire de Leeds, où les membres se sont rencontrés sur les bancs de la fac. Jolie petite his-

toire que voici me direz-vous : mais à l'écoute, ça donne quoi ? En first, on est tout de suite frappé par la fluidité du tout : *Say It* est un album qui s'écoute facilement, sans avoir à se forger l'oreille au préalable. Le son est riche, avec un délicieux réservoir mélodique, comme catalysant le fameux *Pet Sounds* (un des nombreux coups de cœur commun au groupe) des Beach Boys en une explosion pétillante et colorée, élargissant ainsi la palette chromatique des sonorités. Les motifs sont en effet très nuancés à la guitare, avec un jeu d'accords dans des tonalités souvent captivantes, et on passe aisément du gai au triste au fur et à mesure que les doigts de Mike déambulent sur le manche. L'usage d'effets de distorsion est relativement sage : un chouïa présent pour un jeu plus intimiste et émotionnel, en quantité plus que raisonnable pour conserver l'accessibilité à toutes les oreilles, y compris les moins exercées (on pourra néanmoins relever le dada typique du bon



De gauche à droite en partant du fond : Sean (guitare basse), Jim (batterie), Clara (chant, claviers) et Mike (guitare) de Just Handshakes, au service d'une pop résolument *hunky dory*

shoegazer chez Mike, les yeux constamment rivés sur ses pédales d'effets, comme prêt à prendre le contre-pied de la mélodie à n'importe quel moment). La partie vocale assurée par la très charmante Clara Patrick au micro fait rimer grâce avec sensibilité et profondeur avec légèreté, conférant une certaine aura mystique au tout, empreinte de timidité, candeur et sincérité. Si l'on retirait à la jeune chanteuse son clavier, substituant à celui-ci le fantasque piano-cocktail emprunté à *L'Écume des jours* de Boris Vian, le filtre « ClaraPatrickien » obtenu serait une infusion (attention, *They're British*, comme le rappelle l'ancien nom des Handshakes, tronqué car trop long) mêlant la délicatesse d'une Marianne Faithfull et le charisme très humain de Ian Curtis aux accents et à la gestion des montées fragiles, touchantes et juvéniles des débuts de Norah Jones. Ajoutez-y une touche de Matt Berninger (leader de The National)

pour la sentimentalité grave, puis servez le tout dans la joie et la bonne humeur. Et vous savez quoi ? Le premier bar parisien à nous l'avoir offert ce service, eh bien, c'est *L'International*, dans le 11^e. Du coup, j'en ai profité pour checker ça en live et voir (avec mes oreilles) si la performance en direct était à la hauteur des espérances suggérées par l'album. Et là encore, nos amis britanniques ne laissent pas le public sur sa faim : tout y est ! La mélodie conserve un léger ascendant sur une section rythmique sachant se montrer plutôt dynamique. Sean délivre à la basse des lignes aériennes, souples mais audibles, tandis que Jim assure à la batterie une ponctuation toujours scintillante des morceaux, avec un jeu de cymbales irréprochable et un recours occasionnel au jeu « en gras » de la grosse caisse pour le relief. Leur tandem garantit ainsi un *sustain* rythmique parfait et tout en rondeur à une mélodie toujours subtile et travaillée, noyant l'au-

diteur rêveur et euphorique dans une brumeuse *ambient* colorée pop, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Alors certes, les plus ronchons pourront leur reprocher d'être encore perfectibles (mais au fond, qui ne l'est pas ?) et compareront ce que la majeure partie des auditeurs, dans laquelle je m'inclue, considérera comme une sensibilité exacerbée à une sorte de mièvrerie musicale, critique ô combien reformulée à l'encontre des mouvements indiepop et C86 en particulier. Mais à ces aigris on

répondra que l'on préfère retenir la légèreté d'une multitude de sonorités fraîches et languissantes orchestrées de manière savante, le professionnalisme du groupe jusque dans les arrangements sonores minutieux s'assurant bien que rien ne dépasse, pour un résultat net et sans bavures. Le New Order n'a qu'à bien se tenir, car voici un excellent premier album, et ça commence toujours par une poignée de mains. À vous...

* Un *extended play* ou EP est un format musical plus long que celui du single mais plus court qu'un album.

Note de fin

« Qu'est-ce qui se passe mais... mais il n'y a plus rien à lire! » Eh oui chères lectrices, chers lecteurs, je comprends votre frustration! Mais ne vous en faites pas, si vous avez apprécié notre nouvelle rubrique, sachez qu'elle sera dorénavant présente à chaque numéro. Et je peux vous dire que je vous prépare une chronique formule enrichie avec, dans le prochain exemplaire, un nouvel édito toujours plus cinglant, la parole aux disquaires : visite guidée d'un concept store parisien entièrement dédié à la vie en musique, une rencontre avec Lisa Bouvier, chanteuse suédoise ayant migré à Londres et pas là pour faire de la figuration, et sûrement d'autres surprises si vous êtes bien sages! En attendant, j'espère que vous avez passé de bonnes vacances, avez ri, pleuré et découvert plein de choses à cette lecture et vous souhaite le meilleur d'ici la suite, après les congés d'avril. Et écoutez du bon son!

À ce propos, si vous avez la moindre question concernant des termes un peu techniques ou autres références employées dans nos articles, ou encore si vous êtes simplement à la recherche de suggestions musicales, notre mail vous reste grand ouvert! Alors à tous les mélomanes pop/rock/soul/blues/jazz, etc. : contactez-nous à l'adresse tfoth.hiv@gmail.com. C'est avec un plaisir certain que l'on vous aidera à vous y retrouver sur cette si belle planète qu'est la musique.

SB

.....

ADDIO, CLAUDIO

Le lundi 20 janvier 2014, à 8h30, le monde de la musique se réveille sous le choc : « Sa mort est pour nous tous une immense et lourde perte », souligne avec émotion le chef d'orchestre britannique Simon Rattle. « [Il était] l'un des grands musiciens de ces cinquante dernières années et l'un des rares à avoir une relation étroite avec l'esprit de la musique », regrette le pianiste et chef d'orchestre israélo-argentin Daniel Barenboïm. Et le chef d'orchestre italien Riccardo Chailly de commenter sobrement : « À partir d'aujourd'hui, l'Italie est plus pauvre. » Elle a perdu en effet le chef d'orchestre Claudio Abbado, décédé à l'âge de 80 ans.



Claudio Abbado en répétition à Cologne en mai 1997.

Un prodige passionné et rapidement reconnu...

C'est à l'occasion d'une audition « magique » des *Nocturnes* de Debussy dirigées par le chef italien Antonio Guarnieri que Claudio Abbado, alors âgé de sept ans, a la révélation de sa vocation : devenir chef d'orchestre pour, lui aussi, donner vie à la musique. Après des études au conservatoire de Milan, il part à Vienne pour devenir l'élève du grand chef d'orchestre Hans Swarowsky. De plus, il se faufile dans les chœurs du Philharmonique de la ville, ce qui lui permet de chanter sous la direction d'un certain... Herbert von Karajan.

À 25 ans, en 1958, Claudio Abbado reçoit à Tanglewood le prix Koussevitzky de l'Orchestre symphonique de Boston. Ce prix lui permet de faire ses débuts dans la fosse en 1960 à la Scala de Milan, dont il devient le chef d'orchestre principal neuf ans plus tard, à seulement 36 ans, puis le directeur artistique en 1971.

... réformateur...

Sous une allure aristocratique et des airs effacés, Claudio Abbado entend réformer la Scala pour qu'elle devienne le fer de lance d'une conception moderne de l'opéra. Il va donc accorder un soin extrême à ses réalisations : les partitions sont conformes à l'original, les distributions sont de haut vol, et il attache une attention toute particulière

à la dimension théâtrale des opéras. Il va faire appel pour cela aux meilleurs chanteurs et à des metteurs en scène novateurs comme Giorgio Strehler, Jean-Pierre Ponnelle ou encore Andreï Tarkovski. De plus, il ouvre le répertoire de la Scala de Milan aux œuvres contemporaines (Nono, Stockhausen, Rihm...). Enfin, dans une volonté de décroiser la musique classique, il donne de nombreux concerts avec l'Orchestre de la Scala et ses amis le compositeur Luigi Nono et le pianiste Maurizio Pollini, dans les usines et les prisons.

En 1979, Claudio Abbado devient le directeur musical de l'Orchestre symphonique de Londres. En 1987, l'orchestre interprète sous sa direction la *Symphonie numéro 9* de Mahler. Ma mère se souvient qu'à la fin du concert, le public était si bouleversé par l'interprétation que personne n'applaudit. Après un long silence, l'assistance finit par se lever comme un seul homme et la *standing ovation* dure alors plusieurs dizaines de minutes.

En 1986, il quitte la Scala pour prendre le poste le plus envié et le plus redouté du monde musical : directeur musical de l'Opéra d'État de Vienne. Il profite de ce poste pour créer un festival de musique contemporaine. Mais sa volonté de réforme et de défense de la musique contemporaine prend rapidement fin dans cette cité de la musique ultraconservatrice.

Qu'à cela ne tienne : en 1990, Claudio Abbado, contre toute attente, fait l'unanimité des musiciens de l'Orchestre philharmonique de Berlin et prend ainsi la direction de ce prestigieux orchestre. Pour la deuxième fois de sa vie, le chef d'orchestre italien va pouvoir moderniser en douceur une institution de légende que l'on croyait, comme la Scala de Milan, immuable. Il ouvre notamment le répertoire de l'orchestre à la musique contemporaine (Kagel, Rihm, Kurtag...)

... œuvrant pour le perfectionnement et l'intégration des jeunes musiciens d'orchestre...

Tout au long de sa carrière, Claudio Abbado a aussi constamment œuvré en faveur des jeunes musiciens. Il est le fondateur de l'Orchestre des jeunes de l'Union européenne, qui devient en 1981 l'Orchestre de chambre d'Europe, ainsi que de l'Orchestre de jeunes Gustav Mahler en 1986. Il profite en outre de la renommée des grandes formations qu'il dirige successivement pour soutenir et encourager de nombreux talents comme, par exemple, le Britannique Daniel Harding, le Vénézuélien Gustavo Dudamel, tous deux chefs d'orchestre, ou encore le violoniste Renaud Capuçon.

En 2010, alors qu'il doit être hospitalisé, Claudio Abbado impose son remplaçant, Diego Matheuz, autre jeune chef d'orchestre vénézuélien de 25 ans, alors inconnu.

Enfin, en décembre 2013, alors qu'il vient d'être nommé sénateur à vie par le président de la République italienne, Giorgio Napolitano, il fait savoir qu'il renonce à son indemnité de sénateur pour la consacrer au financement de bourses d'études de jeunes musiciens.

... luttant contre la maladie pour donner inlassablement vie à la musique

À l'aube du nouveau millénaire, Claudio Abbado est victime d'un cancer de l'estomac et surmonte à grand-peine la douleur et l'épuisement liés à la chimiothérapie. Toutefois, il déjoue tous les pronostics le concernant. Non seulement il va vivre et diriger encore pendant dix ans, mais il est en plus transfiguré par la maladie. Il déclare en effet en 2003 dans un documentaire de la chaîne Arte : « J'ai appris des choses nouvelles, cette interruption a été une expérience exceptionnelle qui fait que je vois et sens tout de manière différente. »

C'est un véritable renouveau pour le chef d'orchestre. Il quitte son poste berlinois en 2002 pour relancer l'Orchestre du Festival de Lucerne, créé en 1938, qui réunit une fois par an les meilleurs musiciens européens. Il permet ainsi à de nombreux musiciens solistes de découvrir les joies du *zusammen musizieren* (« musiquer ensemble »), l'expression allemande favorite de Claudio Abbado et l'emblème de son idéal artistique.

C'est d'ailleurs avec cet orchestre que le chef donne son dernier concert le 26 août 2013, durant lequel il dirige la *Symphonie inachevée* de Schubert et la *Symphonie numéro 9* de Bruckner. Pour la dernière fois, cet homme généreux et discret dirigea, par une gestuelle élégante et sans partition aucune, comme à son habitude, un orchestre symphonique pour donner vie à la musique.

ADBDG

CE QUE LES GENS NE SAVENT PAS SUR LE LIBAN



Et maintenant on va où?, film de Nadine Labaki

Chers lecteurs,

Je vous écris aujourd'hui en réaction au précédent article concernant le Liban, paru dans le dernier numéro de notre bien-aimé journal. Je vous l'avoue : j'ai eu l'impression de lire une page du *Guide du Routard*, d'où un vif sentiment d'indignation. Le Liban n'est pas la destination la plus paisible pour vos prochaines vacances. Ne vous méprenez pas, j'aime profondément ce pays, ma seconde patrie. J'aime sa nature, les petits plats de ma grand-tante et, surtout, j'aime retrouver ma famille et mes souvenirs d'enfance. Cependant, il est nécessaire d'apporter quelques nuances aux propos tenus dans cet article, intitulé « L'autre Liban ». Je comprends parfaitement l'envie de casser la réputation d'un pays affligé par des troubles politiques constants, au quotidien rythmé par les attentats sanglants et les démissions de gouvernements, dont jouit le Liban en France.

Mais ne nous aveuglons pas : cet autre Liban n'existe plus. Il est vrai qu'en pénétrant dans certains petits villages, on a l'impression de revenir un siècle en arrière. Ce qui peut nous donner une impression de simplicité et de retour à une vie plus paisible. Bien que ces endroits persistent, la plupart des villages de montagne, en particulier ceux situés aux alentours de Beyrouth, sont peuplés de familles aisées ayant

fui les conflits concentrés dans les villes. Par ailleurs, l'apparente simplicité de ces petits villages cache une autre réalité : un niveau de vie n'ayant rien de comparable avec notre confort à l'occidentale. Il faut utiliser l'eau potable avec parcimonie, celle-ci n'étant livrée qu'une fois par semaine. Les coupures de courant sont fréquentes, on ne peut utiliser plus de deux ventilateurs à la fois, en gardant toutes les lumières allumées en plus du frigo. Chaque année, je réapprends le développement durable.

Quant au bonheur de ces gens, rappelons que le Liban est l'un des plus gros consommateurs d'antidépresseurs au monde, relativement à la population.

Il serait bien trop long d'expliquer en détail toute la complexité de la situation politique et religieuse du pays, mais il est impossible de parler du Liban sans l'évoquer. Pour ma part, je ne peux que vous donner un aperçu de la société libanaise telle que je la vois, à travers quelques-unes de mes observations.

Mon premier constat est le clivage entre une société moderne et occidentalisée d'une part, et une société conservatrice où la religion est omniprésente d'autre part. On peut trouver à une distance d'à peine 30 kilomètres, Jbeil, où les bars à ciel ouvert s'entassent et où l'alcool coule à flots, et Tripoli, où porter un débardeur fera parler de vous pendant trois

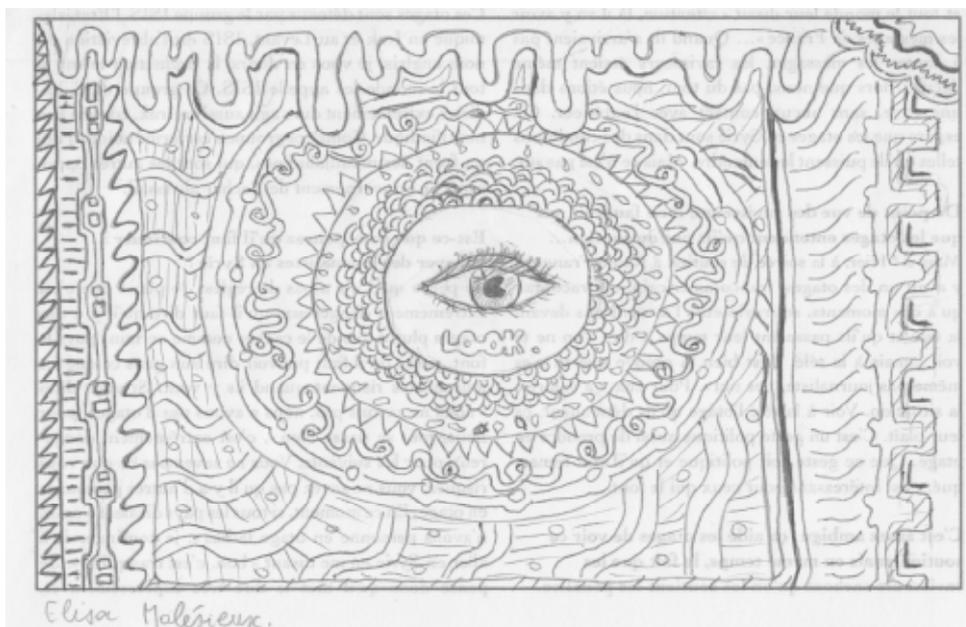
semaines. Sans parler du short. Un exemple flagrant de ce clivage est la polémique autour de l'athlète olympique Jackie Chamoun (l'une des deux sportifs représentant le Liban à Sotchi). Alors que celle-ci posait pour un calendrier autrichien, certaines photos du *making off* ou elle apparaît seins nus ont été diffusées, provoquant l'indignation de leaders conservateurs et la création simultanée d'un mouvement de soutien sur Facebook. La campagne *I'm Not Naked* montre des gens vêtus uniquement de pancartes positionnées aux endroits les plus stratégiques. Par ailleurs, la société libanaise a été profondément transformée par les troubles qui perdurent depuis 1975. Le déséquilibre démographique entre hommes et femmes (on compte 7 hommes pour 10 femmes), conséquence directe des conflits armés à répétition, a encouragé un culte terrifiant de l'apparence chez celles-ci. Beyrouth est la capitale mondiale de la chirurgie esthétique, devant le Brésil. Une habitante sur trois y a recours. (Ma réticence personnelle face au vernis à ongles et au fer à lisser fait de moi une figure négligée et quelque peu sauvage.) De nombreuses femmes restent célibataires malgré elles. Par ailleurs, du fait de la forte présence de la religion,

Beyrouth est la capitale mondiale de la chirurgie esthétique

le sentiment d'appartenance à un groupe religieux (celle-ci est indiquée sur la carte d'identité) peut supplanter le sentiment nationaliste. De nombreuses fractures sociales existent entre chrétiens et musulmans, entre musulmans sunnites et musulmans chiites... Je considère donc qu'il est abusif de parler d'une unité libanaise. Toutefois, il existe bien une identité libanaise, parfois mieux ressentie chez les Libanais dispersés aux quatre coins du monde. Ces communautés sont estimées à 13 millions d'individus, soit le triple de la population libanaise.

Le Liban est un pays divisé, donc contradictoire, parfois même dangereux, mais également un pays multiculturel, contrasté et qui vit intensément; un pays dont je suis fière.

Si je devais vous vendre le Liban, je vous conseillerais de sortir dans le centre de Beyrouth, qui fourmille de bars et de boîtes de nuit. Je vous vanterais les plaines de la Bekaa, la montagne et les nombreux vestiges de l'Antiquité, la gastronomie, la musique et la littérature. Mais surtout je vous dirais de prendre votre temps, pour profiter du climat et du mode de vie à la méditerranéenne - à savoir, bière et cacahuètes sur le balcon, en regardant le soleil se coucher. **CS & DC**



les meilleurs dessins du concours BIC

Les Chroniques de l'Abbaye

Journal du frère Jean-Baptiste concernant certains événements
survenus à l'abbaye Sainte-Geneviève en l'été 1624...

Épisode deux
LE MOINE BOITEUX



<Ce douze du mois d'août de l'an 1624>

À mon réveil, il me fallut un certain temps avant de me remémorer les terribles événements de la veille. Mais soudain, tout ressurgit dans ses détails les plus crus. Le souvenir du visage convulsé du pauvre bibliothécaire, gisant sur le sol poussiéreux de ce lugubre clocher en chantier, était durablement inscrit dans ma mémoire. Après cette horrible découverte, frère Basile et moi nous étions aussitôt rendus dans la cellule de l'abbé afin de lui en faire part. Profondément affligé par cette nouvelle, il avait alors pris des mesures pour ramener le corps à l'abbaye, après nous avoir fait promettre à tous deux de ne parler à personne de cette affaire tant qu'elle n'aurait pas été élucidée et de ne pas chercher à nous en mêler de trop près, pour notre bien et celui de la communauté.

*

À la cinquième heure, je me rendis au cloître pour lire mon bréviaire, bien que mon esprit fût absorbé par tout autre chose; frère Basile ne tarda pas à me rejoindre et déambula à mes côtés :

« Une bien terrible histoire, murmura-t-il. – Ô combien ! M'exclamai-je d'une voix faible. Quelle horrible issue pour un homme d'une parfaite rigueur morale et qui a consacré toute sa vie à Dieu ! Les voies du seigneur sont impénétrables... Mais peut-être ce pauvre bibliothécaire avait-il commis quelque grave péché dont nous n'avons pas eu connaissance et dont il ne se serait pas repenti ? ajoutai-je d'un ton peu convaincu. – Je ne pense pas que ce soit l'œuvre du Seigneur. Avez-vous remarqué les convulsions dont était animé son visage ? Il s'agit certainement d'une strangulation. – Une strangulation ? Mais que c'est affreux ! Ce serait donc l'œuvre du Malin... »

Frère Basile se racla longuement la gorge avant de me répondre : « Il s'agit sans nul doute de l'œuvre du Malin. Mais ce dernier aura agi par l'intermédiaire d'un tiers tout ce qu'il y a de plus humain. Comprenez bien, mon cher frère Jean-Baptiste, que nous avons affaire à un assassinat ! Et ceci est d'autant plus horrible que le cercle des suspects est très restreint ; car il fallait avoir accès au chantier pour commettre le meurtre à cet endroit... »

Un long silence suivit ces dernières paroles. Notre conciliabule avait éveillé la curiosité des quelques moines qui se promenaient dans le cloître et ceux-ci nous scrutaient d'un regard interrogateur. « Il vaudrait mieux nous retirer dans une de nos cellules si nous voulons respecter la volonté de l'abbé, ou du moins en donner l'illusion... », lançai-je à frère Basile. Celui-ci approuva d'un hochement de tête et nous nous rendîmes dans sa cellule.

À l'issue de notre discussion, nous convînmes que, ayant nous-mêmes découvert le corps, il serait profitable à l'élucidation du mystère que nous menions de notre côté nos propres investigations, sans faire appel à l'abbé. Avant toute chose, il nous fallait connaître la liste des personnes ayant eu la possibilité d'accéder au clocher. Ce renseignement nous fut fourni par Pierre Persheur, auquel nous avions décidé de rendre visite en premier.

L'architecte était extrêmement bouleversé par la découverte du corps de frère Benoît, ce qui se traduisait par d'étranges mouvements spasmodiques à chaque fois que nous y faisons allusion. Il nous conduisit à contrecœur au premier étage du clocher, à l'endroit même où gisait le cadavre la veille au soir. Il énuméra en bredouillant les gens que nous recherchions : les maçons et les charpentiers, que nous eûmes tôt-fait d'écartier de la liste car ils ne présentaient aucun lien apparent avec la victime ; un représentant du secrétariat des finances, en charge de la supervision des travaux ; l'abbé François ; enfin lui-même, comme nous le savions déjà. Tous possédaient une clé leur permettant d'accéder à ce niveau ainsi qu'aux étages supérieurs.

Nous prîmes congé de l'architecte mais ne retournâmes pas directement à l'abbaye, afin de pouvoir converser à l'abri des oreilles indiscretes.

Le marché avait quitté le parvis de Sainte-Geneviève et il était ainsi plus aisé de se déplacer. Nous empruntâmes la ruelle qui menait à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, puis nous marchâmes jusqu'à la forteresse du Châtelet où nous marquâmes une pause. Chemin faisant, frère Basile m'exposa ses différentes hypothèses, ainsi que les pistes qu'il jugeait utiles de suivre : « De toutes les personnes dont le sieur Persheur nous a énuméré les noms, je pense qu'il ne faut retenir que l'abbé François. En effet, frère Benoît sortait très rarement de l'enceinte de l'abbaye et, ces derniers temps, il s'était encore davantage isolé du monde extérieur, sans doute en prévision de sa retraite... Aussi y a-t-il très peu de chances qu'il ait pu faire la connaissance de notre architecte ou de ce représentant des finances. – Mais vous rendez-vous compte de ce que vous avancez ? m'offusquai-je alors. Incriminez-vous vraiment notre abbé ? – Non point, je ne dis pas qu'il soit nécessairement l'auteur du meurtre, rétorqua-t-il. Mais j'affirme que le criminel est un membre de notre communauté... – Où donc est la nuance si seul l'abbé possédait les clés du clocher ? – Mais n'importe qui avait l'occasion de dérober cette clé dans son studium ! Rappelez-vous qu'il s'est absenté quelques jours afin d'acheter certains manuscrits à un monastère de province il y a de cela moins d'une semaine, soit au moment probable du meurtre... Cela laissait le temps à notre assassin de prendre la clé et de commettre son crime dans le clocher. Aussi affreux que cela soit, nous sommes tous suspects ! »

Cette dernière phrase résonna dans mon esprit longtemps après que frère Basile se fut tu. Mon regard s'était fixé sur un garde qui surveillait l'entrée du Châtelet sans que je le visse pour autant, car mes pensées étaient tout ailleurs. Je sentais au fond de moi-même que mon interlocuteur n'avait que trop raison, et il m'était malgré cela intolérable d'accepter ses affirmations. Finalement, nous prîmes tacitement la décision de retourner à l'abbaye et nous nous séparâmes une fois arrivés.

*

Frère Roland, que je croisai dans le cloître, m'informa du fait que l'abbé me cherchait pour s'entretenir avec moi, l'objet de la discussion ne lui ayant pas été précisé. Alors qu'il voulait poursuivre son chemin, sa cheville endolorie le trahit et il s'effondra sur les dalles. Je me précipitai vers lui afin de le relever, mais il me fallut attendre l'aide de deux autres moines pour pouvoir le conduire à l'infirmerie.

Après m'être assuré que le malheureux cellérier ne s'était pas grièvement blessé dans sa chute, je me rendis au studium de l'abbé où ce dernier m'attendait déjà. À mon grand étonnement, il ne me parla aucunement du meurtre, s'informant uniquement de la décision que j'avais prise concernant la charge de bibliothécaire : « Avez-vous réfléchi à la proposition que je vous ai faite hier ? Vous avez bien sûr encore un peu de temps avant d'arrêter un choix définitif, mais... – Ma réponse est déjà toute faite, répliquai-je sans me rendre compte de l'audace de mon ton. Compte tenu de certains événements, je renonce à cette responsabilité et je préférerais qu'elle soit confiée à un moine moins étroitement lié à cette affaire. »

L'abbé ne me répondit pas et finit par me congédier après un long moment de silence.

Soucieux, je regagnai ma cellule. Frère Basile s'était permis d'y entrer en mon absence et semblait impatient de s'entretenir avec moi. Il avait médité sur l'affaire et tenté de se remémorer exactement le déroulement des choses lors de notre visite du chantier ; il me demanda si j'avais remarqué quoi que ce soit dans le clocher, ce à quoi je répondis négativement.

« Comment ? s'écria-t-il d'une voix un peu trop forte, ce dont il se rendit compte aussitôt. L'escalier dérobé que nous avons emprunté pour nous rendre au premier étage ne vous a-t-il pas frappé ? ajouta-t-il plus discrètement. – Il était en bois et non en pierre, mais je ne vois pas bien où cela peut nous mener... – N'avez-vous pas remarqué autre chose ? Ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il manquait quelques marches à cet escalier ? – Certes, maintenant, je m'en souviens, mais... – Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie ? S'exclama-t-il en me coupant. Cet escalier est très récent, il n'a été construit que depuis le début des travaux, soit il y a un peu moins d'un mois. Comment expliquez-vous que ces marches se soient déjà cassées ? – Peut-être les maçons ont-ils... – Non, non, cela n'est pas le fait des maçons, ni des autres ouvriers : pour accéder aux échafaudages, ceux-ci empruntent un escalier extérieur, que j'ai remarqué lors de notre deuxième entretien avec l'architecte. Mais vous souvenez-vous donc de l'obscurité dans laquelle nous étions plongés lorsque nous y sommes allés ? Il est très probable que ces marches aient été brisées de nuit, sous le poids d'un individu qui n'y voyait goutte et qui n'aura pas anticipé ses pas. Notre meurtrier ! »

Je devinai où mon interlocuteur voulait en venir. Si les marches avaient cédé sous le poids du meurtrier, alors il devait s'être blessé, et il en devenait plus facilement identifiable... Un moine récemment boiteux !

Frère Basile, qui grâce à son esprit alerte et inventif avait depuis un moment abouti à cette conclusion, souhaitait en faire part à l'abbé. Nous disposions en effet d'un suspect bien défini, et il était important que l'on prît toutes les mesures nécessaires pour déterminer s'il était coupable ou non. Il quitta ma cellule pour se rendre au studium de l'abbé et me laissa seul avec mes terribles pensées.

*

Je ne sais combien de temps je restais à prier silencieusement. Je ne fus rappelé à la réalité que grâce à quelques coups mal assurés administrés à ma porte. Je me levai pour ouvrir ; c'était frère Jean-Jacques.

Tandis que j'observais d'un air désapprobateur le minuscule oiseau qu'il tenait fermement dans ses bras, celui-ci me tendit un morceau de parchemin hâtivement plié. Le pauvre simplet – avait-il été rendu simple d'esprit à cause de sa proximité avec les bêtes ? Ou bien était-ce au contraire cette dernière qui découlait de sa naïveté ? Je me l'étais toujours secrètement demandé – n'arriva pas à articuler le moindre mot pour s'expliquer et repartit aussitôt de sa démarche boitillante et quelque peu excentrique.

Mais à peine eus-je le temps de refermer la porte et de me mettre à la lecture du morceau de parchemin qu'un nouvel individu se présenta sur le pas de ma cellule : il s'agissait cette fois de l'abbé. Bien que mécontent d'être à nouveau dérangé, je m'enquis courtoisement de l'objet de sa visite et lui proposai de prendre place dans ma cellule. L'abbé s'assit sur le rebord de ma couchette et me dévisagea pendant un long moment avant de prendre la parole : « Que venait faire frère Jean-Jacques dans votre cellule ? me demanda-t-il abruptement. – Je ne sais pas trop, il n'est resté qu'un bref instant... répondis-je d'un ton mal assuré. Je crois qu'il voulait me montrer un oiseau, mais il est reparti aussitôt... »

Comme mu par un mauvais pressentiment, je ne mentionnai pas le morceau de parchemin qu'il m'avait remis. L'abbé devait sentir que je ne lui disais pas toute la vérité mais il préféra ne pas insister et se contenta de cette fausse explication qui, somme toute, était recevable, étant donné qu'il s'agissait de frère Jean-Jacques. Il se leva du lit et, alors qu'il s'apprêtait à quitter ma cellule, ajouta : « Au fait, frère Basile est venu me rendre visite. Je me dois de vous dire que j'apprécie fort peu que vous ayez ainsi dérogé à mes ordres. Je pensais pourtant avoir été suffisamment clair sur le fait que je préférerais pour le bien de la communauté que vous restiez en dehors de cette affaire. Néanmoins, je crois qu'il est de mon devoir de vous informer de ce qu'on a retrouvé sur le corps de feu frère Benoît. Voyez-vous, mais peut-être cela ne vous avait-il pas frappé lorsque vous aviez découvert son cadavre, toute sa soutane était recouverte de plumes... Des plumes d'oie et de dinde ! Plutôt étrange pour un bibliothécaire, n'est-il pas ? Je dois avouer que cela m'a laissé songeur... »

Il me quitta sur ces paroles déconcertantes.

Oubliant le mystérieux parchemin que je brûlais d'envie de lire quelques instants auparavant, je courus aussi vite que possible à la cellule de frère Basile pour le mettre au courant des paroles de l'abbé François.

*

Quel ne fut pas mon effroi en pénétrant dans la modeste pièce ! En simple chemise gisait à même le sol le corps du pauvre frère. En m'approchant un peu plus, je ne pus que remarquer les convulsions qui déformaient son visage, ainsi que les marques bleuâtres qui couvraient son cou et sa nuque.

À ses côtés se trouvait le cadavre d'un oisillon.

LA

AMUSEZ-VOUS!

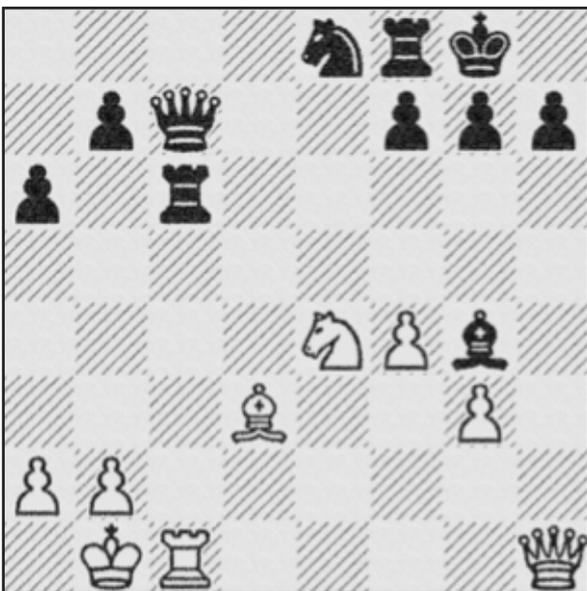
Énigme

Dans un monastère très strict vivent 53 moines. Ces moines ont pour seule vocation la prière et ils ne doivent absolument pas communiquer entre eux. Il leur est interdit de se regarder dans un miroir. Une maladie très dangereuse et peut-être contagieuse vient d'arriver, elle se caractérise uniquement par la présence de furoncles rouges sur le visage. Chaque moine ne peut donc pas savoir s'il est malade, mais peut voir si les autres le sont. Le père supérieur, le seul à pouvoir parler, décide de prévenir les moines. Il exige que tous les jours, à la fin de chaque réunion, quand il le demandera, tous ceux qui se savent malades partent du monastère. Après cela, il demande : « Que tous ceux qui se savent malades s'en aillent. » Mais personne ne se lève. Le lendemain, et les 14 jours qui suivent, personne ne se lève à la fin de la réunion. Le 17^e jour, tous les moines malades s'en vont. Combien sont-ils?

.....
 Contrepèteries
 Aucun homme n'est jamais assez fort pour ce calcul.
 >
 Les élèves apprennent à calculer en cent leçons.
 >

Échecs

Les blancs jouent et matent en 4 coups!



.....

Trouvez la suite	
Voldemort	35
Ron Weasley	51
Hermione Granger	40
Harry Potter	46
Severus Rogue	72
Neville Londubat	?

.....

Pour toute réclamation, contactez JD

Réponses des jeux précédents

Sudoku : HYPERSWAG

Contrepèteries : Les laborieuses copulations du pape / Ne trouvez-vous pas mademoiselle que les beaux dards sont un plaisir des yeux / Le roi menace les cuisses de la reine

Trouvez la suite : 114 (le nombre correspondant à la première lettre du mot dans l'alphabet - S = 19 - multiplié par le nombre de lettres du mot)

Anagrammes : Le triomphe de César / Cour Descartes

OÙ SUIS-JE ? OÙ VAIS-JE ?

Éditorial	2
<i>Vie du lycée</i>	3
Dans les coulisses du lycée	3
Le gang du cône	4
Musique et Première Guerre mondiale	4
AS rugby : they are the championns!!!	5
Passerelles	6
<i>Littérature</i>	7
<i>La Confusion des sentiments</i> , Stefan Zweig	7
La vie de débauche de George Gordon Byron	8
Les vingt meilleurs livres de l'année	10
La lune chinoise	12
Il est grave	13
Chroniques italiennes	14
<i>Cinéma</i>	16
Le coin-coin de Piatch et Molide : François l'embrouille	16
Le vent se lève	20
The Dallas Buyer Club	20
Redrum	21
Mâchouiller des vers	23
<i>Musique</i>	24
Indie-sociable - Another Sunny Night - Just Handshakes	24
Addio Claudio	27
Ce que les gens ne savent pas sur le Liban	29
Les Chroniques de l'Abbaye	31
Amusez-vous!	34
Mots-croisés	36

RÉDACTEUR EN CHEF ET DIRECTEUR DE PUBLICATION Corten Pérez Houis

RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS Augustin Lion – Camille Pimont

RÉDACTEURS Louise Anfray – Sami Bouhara (reporter musical) – Jules Buffet – Club Astro –

Delphine Corseaux – Alexandre de Bigault du Granrut – Pia Fouladoux – Élise Fournel –

Shan Grémion – Constance Lapeyre – Martin Larralde – Basile Malandain – Gabriel Meshkinfam

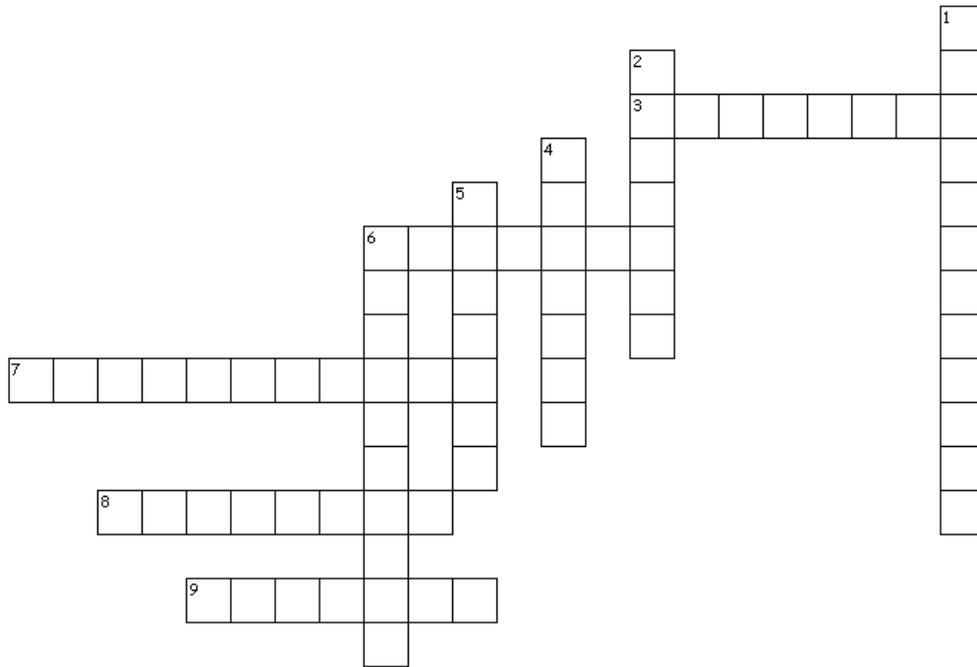
– Aurélie Nguyen – Octave Paye – Mathilde Rain – Manon Revel (is back!) – Carla Sab –

Victoire Sessego – Diane Teneroni – Mariette Thom

LOGO Helena Roux

JEUX Joachim Delcourt

CRUCIVERBISTES, GO!

**Horizontal**

3. Cinéaste hier, jardinier aujourd'hui
6. S'est fait doublé par Jorge
7. Indispensable pour la photo
8. ↯ (aspire bas)
9. Peut se mâchouiller

Vertical

1. Vous tiennent en échec depuis deux numéros
(avec un trait d'union)
2. Saint haut perché
4. Cardinal bien connu
5. Lieu de débauches anonymes
6. Pays, capitale, parc

Réponses de la grille précédente

1 Marguerite - 2 Panthéon - 3 Lippmann - 4 Mouffetard - 5 Fayat - 6 Sapins - 7 Rochefoucauld - 8 Clotilde -
9 Pompidou - 10 Gracq - 11 Infirmerie - 12 Corneille

Nous tenons à remercier M. Corre, M^{me} Bouvry, M^{me} Giovachini, M^{me} Besnard, M^{me} Prieur,
le CVL et Julie Houis.

Tous les bénéfices issus de la vente de ce journal seront reversés intégralement au Foyer socio-éducatif qui gère
les activités du lycée (l'atelier théâtre, le club d'échecs et de stratégies ou encore l'atelier SVT-Philo).

Tu as envie de participer au journal? Tu veux rejoindre l'équipe de *The Fool On The Hill*?
Des idées, des remarques à nous soumettre? Une passion à partager? Contacte-nous par Facebook
sur la page *The Fool On The Hill* ou par mail : tfoth.hiv@gmail.com